

Pour en finir avec Eddy Bellegueule : la question de la vérité

La vérité : ce qu'en dit l'auteur

« La vérité en littérature », blog d'Édouard Louis, 07/08/2015

<http://edouardlouis.com/2015/08/>

Il y a quelques jours, et un peu par hasard, j'ai retrouvé ces photos de la maison dans laquelle j'ai grandi et que je décris dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, alors que j'essayais de faire le tri dans mon ordinateur en classant et en supprimant des fichiers. On y voit le volet vert de ce qui a été ma chambre pendant quinze ans, les trous dans les murs, aussi, qui laissaient entrer l'eau quand il pleuvait et qu'on tentait de couvrir avec du carton ou des bâches qui s'arrachaient. J'écrivais dans le livre : « de ma chambre humide et froide que je détestais, dans laquelle l'eau s'infiltrait les jours de pluie. » Je me suis souvenu que, lorsque j'avais envoyé le manuscrit d'*Eddy* par la poste, à plusieurs éditeurs, j'avais proposé, dans la lettre qui accompagnait les manuscrits, d'ajouter des photographies à l'intérieur du roman. J'ai souvent dit que le point de départ de l'écriture de ce livre avait été une sorte de volonté de vérité (contre ce qui m'apparaissait comme le silence et l'absence à l'intérieur de la littérature, de ce que j'y décris, des vies et du langage qui s'y déploient) ; que la vérité n'était pas un plus, un supplément par rapport au livre, un détail qu'on pourrait ou non prendre en compte en lisant *En finir avec Eddy Bellegueule*, mais que toute la conception du livre était hantée par cette volonté de dire le vrai, que tout le travail stylistique, formel, l'agencement des chapitres et des paragraphes, la ponctuation, les langages qui s'y affrontent, que tout ça était le résultat d'une recherche de la vérité par les outils de la littérature (qui en ce sens, peut être beaucoup plus puissante que le témoignage pour restituer la réalité). Pour pousser encore plus loin cette démarche, la radicaliser, j'avais donc pensé à inclure plusieurs photos dans le livre, qui, je crois, auraient pu avoir dans le texte une valeur littéraire, modifier le texte lui-même par ce qu'elles auraient pu projeter sur lui – évidemment je n'aurais pas été le premier, loin de là, d'autres l'ont fait, on peut penser par exemple à Sebald, mais précisément chez lui les photographies servent le plus souvent à renforcer l'aspect fictionnel du texte, puisqu'il y mettait régulièrement des photos trouvées au hasard. Mon éditeur, à ce moment-là, pensait que ce n'était pas une bonne idée ; le livre a été publié sans les photos. Je les publie aujourd'hui.

J'écris aussi dans le livre que je m'étais forcé à manger le plus possible pour grossir et, de cette manière, correspondre aux exigences de la masculinité dans le milieu de mon enfance (puisque la maigreur des garçons était associée à une marque de féminité) : « je me mis soudainement à tout avaler sur mon passage, comme ces insectes qui se déplacent en nuages et font disparaître des paysages entiers. Je pris une vingtaine de kilos en un an. »

Eddy a dix ans sur la première photo,



onze sur la seconde.



Le parcours d'Édouard Louis

- Édouard Louis est né Eddy Bellegueule en octobre 1992. Il vit à Hallencourt, dans la Somme en Picardie. En 2013, il obtiendra de changer de nom et devient Édouard Louis.
- A partir de 2006, il est pensionnaire à Amiens. Il entre ensuite en classe de théâtre au lycée à Amiens ; de 2008 à 2010, il est délégué de l'académie d'Amiens au Conseil national de la vie lycéenne.
- Il devient étudiant en histoire à l'Université de Picardie où il rencontre Didier Eribon qui y est professeur et à qui son roman est dédié. A partir de 2011, il est étudiant en sociologie à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Depuis septembre 2014, à l'université d'Amiens, il prépare une thèse en sociologie, sur les « transfuges de classe », sous la direction de Didier Eribon : <http://www.theses.fr/s118192>
- En 2013, il dirige l'ouvrage collectif *Pierre Bourdieu : l'insoumission en héritage* aux PUF, dont le premier chapitre est rédigé par Annie Ernaux. En mars 2014, il indique sur [son blog](#) qu'il crée aux PUF une collection « *Des mots* ». En janvier 2014, à 21 ans, il publie *En finir avec Eddy Bellegueule*, traduit dans une vingtaine de langues. Des polémiques concernent la vérité dans son roman.
- En juillet 2014, il signe dans *Libération* avec le philosophe Geoffroy de Lagasnerie un appel contre la participation de Marcel Gauchet qui est programmé pour ouvrir les *Rendez-vous de l'Histoire* de Blois. L'appel suscite de vives critiques et commentaires ironiques dans plusieurs médias, mais reçoit le soutien de plusieurs intellectuels et artistes dans un manifeste rendu public peu après : Pierre Jourde lui est très hostile : <http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com/archive/2014/08/06/trois-vrais-intellectuels-louis-lagasnerie-eribon-538859.html>
- En 2016 devrait sortir *Quand on a 17 ans* de Téchiné, inspiré du roman *En finir avec Eddy Bellegueule* : http://www.allocine.fr/film/fichefilm_gen_cfilm=229870.html

Est-ce un roman ? En quoi est-ce de la littérature ?

« Édouard Louis : "J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et celui de la culture" », *Télérama*, 16/07/2014, propos recueillis par Michel Abescat

<http://www.telerama.fr/livre/edouard-louis-j-ai-deux-langages-en-moi-celui-de-mon-enfance-et-celui-de-la-culture,114836.php>

Pour avoir dénoncé l'humiliation sociale, il a été accusé de trahir son milieu. Aujourd'hui à Normale Sup, il s'en défend et place l'écriture au centre de son combat.

En l'espace de quelques mois, Édouard Louis, 21 ans, a vécu une expérience extraordinaire. Son premier roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*, qui raconte sa fuite loin de sa famille et de son village natal, dans la Somme, s'est vendu en France à deux cent mille exemplaires. Et fait déjà l'objet de dix-huit contrats de traduction, d'une adaptation au cinéma par André Téchiné et d'une mise en scène au théâtre avec Micha Lescot. Que signifie cet intérêt quasi universel ? Comment a-t-il vécu les polémiques suscitées par sa démarche, lui l'homosexuel rejeté par les siens, le transfuge de classe passé du sous-prolétariat à l'École normale supérieure ? Héritier du sociologue Pierre Bourdieu, sur l'œuvre duquel il a dirigé un livre collectif, infiniment sensible, et sincère, il porte un regard aigu sur la réception de son livre.

Votre livre a touché des lecteurs très divers. Comment l'expliquez-vous ?

En racontant l'enfance d'Eddy Bellegueule, en brossant le portrait de son village, des gens qui l'entourent, c'est l'expérience de la domination sociale que j'ai d'abord voulu montrer. La violence, l'humiliation, qui traversent nos vies et nous constituent, qui sont comme les fondations plus ou moins invisibles de nos existences. Qui n'a pas vécu cela ? Je n'aime pas beaucoup l'idée d'universel, mais s'il y a bien quelque chose qui s'en approche, c'est la domination. Le fait d'être une femme, un homosexuel, un Juif, un immigré, de venir des classes populaires, d'arriver depuis la province à Paris... tout le monde ou presque, à un moment de sa trajectoire, est marqué par l'expérience de l'injure ou de l'infériorisation. Réussir à dire cette violence passait par deux choses. La première, c'était d'écrire contre Jean Genet, qui, dans une scène du *Miracle de la rose*, se fait cracher dessus parce qu'il est homosexuel et métamorphose ces crachats en roses : comme si la littérature consistait à esthétiser, comme s'il fallait rendre les choses lyriques pour se les réapproprier, belles, métaphoriques. La seconde, c'était d'écrire contre Pasolini, c'est-à-dire contre la mythification, l'idéalisation des classes populaires. Toute son œuvre est traversée par une vision des classes populaires comme plus simples, plus authentiques, plus vraies. C'est ce double refus, ce parti pris de montrer la violence dans sa crudité qui a peut-être produit ce dialogue avec les gens qui ont lu le livre.

Vous parlez aussi d'un monde aujourd'hui invisible...

Le discours sur les classes populaires a disparu du champ politique comme de la littérature. Mon livre a été écrit en opposition à cela aussi, je voulais explorer ce que Marx appelait le lumpenprolétariat, les moins qu'ouvriers, des gens comme mon père qui se sont fait jeter de l'usine, et dont on ne parle jamais. Ou alors en termes mystificateurs, vantant la simplicité, l'authenticité des gens de peu, dans cette vision pasolinienne des classes populaires et qui a gagné l'Histoire. C'est d'ailleurs le principal reproche qui a été fait à mon livre : « *Comment pouvez-vous parler ainsi ? C'est méprisant, c'est du racisme de classe.* » L'idée que je propose dans *En finir avec Eddy Bellegueule* est pourtant simple, on la trouve chez Marcuse, chez Freud : la violence produit elle-même de la violence, elle est un effet de la domination, les individus des classes populaires qui en sont victimes finissent par la reproduire sur d'autres. Si on veut lutter contre l'exclusion, il faut regarder cette question en face. Que signifie d'ailleurs ce reproche qu'on m'a fait ? Faudrait-il que les classes populaires soient vertueuses pour qu'on les défende, qu'on se batte pour elles ? Comme si l'horreur de l'exclusion, de la misère, ne suffisait pas.

Vous vous êtes mis en danger en faisant de vous-même un objet de sociologie...

Je me suis pris moi-même, ainsi que le monde qui m'a façonné, pour objet, en essayant d'aller le plus loin possible dans une sorte de réconciliation entre littérature et vérité. Et cela a suscité des résistances. On m'a dit que je faisais de l'autofiction, alors que je pense avoir fait exactement l'inverse. L'autofiction a pour principe, partant d'une histoire personnelle, de brouiller la frontière entre littérature et vérité ; moi, je tente, au contraire, de l'éclaircir. D'autres, pourtant bienveillants, ont dit : puisqu'il s'agit d'un roman, il peut écrire ce qu'il veut. Mais non, mon livre n'est pas une simple histoire. Il n'est ni de l'autofiction, ni de la fiction, ce que je raconte est vrai. Même si le mot « roman » figure sur la couverture. Pourquoi associe-t-on spontanément celui-ci à la fiction ? Le roman est un travail de construction littéraire qui permet justement d'approcher la vérité. Il aurait peut-être fallu écrire « roman non fictionnel » ou « roman scientifique », comme le revendiquait Zola pour ses livres.

Que voulez-vous dire précisément ?

De même que Pierre Bourdieu construit un tableau du monde social en s'arrachant à la perception spontanée, j'essaie de m'arracher au simple témoignage. Par le travail sur les mots, la ponctuation, le langage, la division en chapitres, j'ai cherché une construction littéraire qui me permettrait de déplacer le regard, de proposer une autre perception du monde que je décris, une autre vision des classes populaires. C'est un effort d'écriture pour révéler ce que le langage spontané ne parvient pas à dire.

Un style ?

Je ne parle pas du style, qu'aujourd'hui on confond, je crois, avec la rhétorique. Tout se passe comme s'il fallait faire du style et du coup, on se conforme à une idée préconçue du style : soit une sorte de proustisme un peu précieux, soit une image de l'avant-garde. Un jour que je présentais mon livre dans une université, un étudiant m'a dit : « *Je voudrais écrire mais il faut d'abord que je trouve un style* ». On finit par penser que le style est premier. Or le style pour lui-même n'est rien. Les grands écrivains n'ont jamais fait de style. Le style de Faulkner donne à entendre les voix des classes populaires du Sud des États-Unis comme on ne les avait jamais entendues auparavant. Faulkner n'écrit pas pour faire du style, il trouve une écriture différente pour montrer un versant inédit de la réalité. Même Duras disait : « *Du style, je ne m'en occupe pas.* » Peut être qu'il faudrait remplacer le style par le mot « différence ». Il y a autre chose : comme je ne prends pas le parti de « faire du style » au sens où on l'entend, on m'a demandé si je m'inscrivais dans la filiation de l'« écriture blanche » d'Annie Ernaux, c'est-à-dire une écriture sans construction, ou, comme elle le dit « en dessous de la littérature ». Il me semble qu'on reprend tous ce concept d'écriture blanche sans l'interroger. Pourtant, on pourrait penser que l'idée d'écriture blanche n'existe que par rapport à une vieille vision de la littérature, de ce qu'est la construction littéraire, et qu'utiliser le terme « écriture blanche » c'est ratifier cette vieille définition. Se soumettre aux classements dominants, au fond. En ce sens Annie Ernaux ne devrait pas dire que son écriture est blanche, mais que c'est celle des autres qui l'est, celle de ceux qui ne font que reproduire un modèle, ceux qui font du style. Elle, au contraire, elle invente une façon d'écrire, elle propose quelque chose de tout à fait nouveau, de révolutionnaire. Ses livres sont aussi puissants parce qu'elle propose une nouvelle image de ce que construire un livre veut dire. J'ai essayé en écrivant de prendre cette interrogation pour point de départ. Dire que les livres d'Annie Ernaux ne sont pas construits, sont « blancs », c'est comme dire que la peinture de Mark Rothko est moins travaillée que celle de Manet, discours qui d'ailleurs sont souvent tenus contre l'art contemporain.

Certains journalistes sont allés sur place, à la rencontre de vos proches...

Comme si la vérité était là, immédiatement perceptible. Comme si la personne à qui vous demandez « Est-ce que vous êtes raciste ou homophobe ? » allait vous répondre « oui » avec un grand sourire. Quand Simone de Beauvoir écrit *Le Deuxième Sexe*, les femmes sont infériorisées, dominées, mais la majorité d'entre elles ne le perçoit pas ou seulement de façon diffuse. Beauvoir montre une réalité que la perception spontanée ne peut atteindre. Aujourd'hui encore, si vous demandez à la mère d'Eddy Bellegueule si elle se sent infériorisée ou dominée, elle vous répondra « Non, pas du tout ». C'est un problème politique majeur : les dominés n'éprouvent pas toujours leur domination comme telle. Quant à la démarche des journalistes dont vous parlez, elle pose question aussi sur l'état d'une partie du champ journalistique qui n'existe que par le mensonge et la manipulation, comme l'avait montré Bourdieu. Je pense par exemple au fait de photographier ma mère dans une maison qui n'est pas celle où j'ai grandi, sans le préciser, ou de lui demander de prendre telle ou telle pose...

Vous avez pris un risque en publiant ce livre. Quelques mois plus tard, comment l'évaluez-vous ?

J'ai pris de plein fouet, plus encore que je ne l'imaginai, la haine du transfuge de classe, telle qu'Erribon ou Nizan l'ont décrite ; mais je ne pensais pas que c'était aussi fort. Je viens de lire *Au bonheur des dames*, de Zola. L'histoire de Denise, une transfuge qui arrive à Paris et va connaître une belle ascension sociale au sein d'un grand magasin. On la déteste, on s'acharne, de multiples histoires circulent sur elle, on lui cherche des secrets, on la soupçonne d'avoir des relations avec Mouret, le directeur. Sa trajectoire, aux yeux des autres, ne peut être que louche. Au-delà de l'anecdote, on voit bien que la reproduction sociale n'est pas seulement le fait de l'État, de l'école, des institutions. Elle existe aussi dans les discours quotidiens, relayés par chacun, et qui consistent à remettre les individus à leur place : « Pour qui te prends-tu ? », « Que fais-tu là ? », « Tu renies ton milieu, tu trahis ». J'ai entendu tout cela, je n'ai pourtant jamais eu la sensation de trahir. Pourquoi faudrait-il être pour toujours ce qu'on a été à un moment donné ?

La violence est au cœur de ce que vous avez vécu, de ce que vous vivez, de votre démarche, aussi...

Comme Bourdieu l'a montré, la trame des relations sociales est faite de violence. La violence est partout, tout le temps, dans les discours qui assignent à chacun une position, tu es un transfuge, tu restes à ta place, tu es une femme, tu restes à ta place de femme, tu es un Juif, un Arabe, un Noir, un homosexuel, toutes les interpellations nous assignent. Dès notre venue au monde, nous sommes enserrés dans le discours des autres. Le nom en est une preuve : c'est une identité imposée par autrui. C'est précisément cette question que je veux poser en littérature, faire de cette violence un espace littéraire. Car l'ignorer est le meilleur moyen de la laisser se reproduire indéfiniment. Cette question posée, il est alors possible d'aménager des espaces de résistance. Je pense à Michel Foucault notamment, à sa réflexion sur l'amitié. L'amitié comme une sorte de refuge, d'abri où se réinventer contre la violence. Dans ma vie, l'amitié a été déterminante. Comme pour tous les transfuges, a fortiori les transfuges gays. L'amitié est un espace d'identification, d'aspiration, aussi : c'est au contact d'amis que des aspirations nouvelles me sont venues. Je n'aurais jamais écrit sans l'amitié.

Aujourd'hui, vous êtes élève à l'École normale supérieure. Comment vous y sentez-vous ?

En porte-à-faux. Dès mon arrivée, je ne me sentais pas vraiment à ma place. Ce décalage avec le monde scolaire ne m'a jamais vraiment quitté, comme si les efforts que j'avais fournis, ou qu'on avait consentis pour m'aider, ceux, très importants, de tous les enseignants qui se sont mobilisés pour moi, ne suffisaient pas. Je ressens une angoisse quand je mets les pieds dans une école ou dans une université, toujours, partout. Mais peut-être que sans cette angoisse je n'aurais pas écrit mon roman. C'était une sorte de fuite contre cette sensation : puisque je ne me sentais pas appartenir à ce monde, il fallait que je justifie mon existence autrement. A l'ENS, évidemment, personne ne m'a jamais dit « T'es un prolo, rentre chez toi ». Simplement, chaque année, quand vous venez avec vos papiers, pour l'inscription administrative, et que vous présentez un acte de naissance avec la mention « né d'un père ouvrier et d'une mère sans profession », là vous comprenez que vous n'êtes pas comme les autres.

Dans votre roman coexistent deux langues. Une classique, la vôtre aujourd'hui. Et celle de votre enfance. Et l'on passe de manière fluide de l'une à l'autre.

Ce travail sur le langage populaire, celui des dominés, était un des enjeux de départ du livre : faire du littéraire avec ce matériau non littéraire. J'y tenais beaucoup, et je suis passé par de nombreux tâtonnements. J'ai essayé d'enregistrer ma mère

puis de retranscrire, et j'ai constaté que cela ne marchait pas, qu'on ne comprenait rien, que le texte était désarticulé. C'est à ce moment que j'ai compris que c'est par la construction (d'où le mot roman) que je pourrais atteindre une forme de vérité. Une construction qui s'approche, et non qui s'éloigne. Je ne voulais pas un langage comme celui de Céline, qui est un point de vue bourgeois sur la langue des classes populaires. Céline écrit la distance qu'il a à ce monde. Cela n'empêche évidemment pas que le résultat soit merveilleux, mais moi, je voulais obtenir le contraire, réduire la distance, m'approcher au plus près de la réalité de ce parler-là. Et je voulais que la lecture en soit fluide, d'où l'idée du texte en italique intégré à l'autre, pour qu'on ne sache plus qui parle. Eddy ? Ses parents ? Parce que Eddy a le même langage que les autres à ce moment-là. Eddy n'est pas un enfant différent, il est astreint par les siens à la différence parce qu'il est homosexuel, il lutte comme un fou pour être comme les autres, mais les autres ne l'acceptent pas. L'écriture n'a pas été facile, cette langue populaire, il fallait la retrouver, la transformer, l'intégrer dans l'autre langage, montrer comment les deux s'affrontent, se télescopent, comment la langue des dominants exclut celle des dominés. Ce fut un long travail, j'ai écrit quinze ou seize versions du roman avant d'aboutir.

Cette fluidité du roman correspond-elle à ce que vous vivez ?

J'ai deux langages en moi, celui de mon enfance et puis l'autre, celui de la culture, de l'école, de la littérature. Genet posait cette question : comment écrire avec la langue de l'ennemi ? Que signifie écrire avec la langue des dominants, de la bourgeoisie, quand on écrit sur les dominés que la littérature, la culture, précisément, excluent ? Je ne me reconnais pas dans ce problème, parce que le langage de mon enfance m'était tout aussi ennemi que celui de la bourgeoisie. C'était le langage qui maltraitait les femmes, qui disait « pédé », qui disait « bougnoule ». Je n'écris pas avec la langue de l'ennemi, j'écris au final entre deux langues ennemies, et le livre est le reflet de cela. Il existe souvent une sorte de schizophrénie du transfuge de classe écartelé entre plusieurs discours, plusieurs façons de penser, plusieurs rapports au monde... mais cette situation en porte-à-faux peut être le point de départ de la création.

Et maintenant, quels sont vos projets ?

J'écris un deuxième roman, que j'ai commencé aussitôt après avoir rendu *En finir avec Eddy Bellegueule*, il y a un an et demi. L'écriture est ma priorité absolue. J'ai aussi créé une collection d'essais théoriques aux Presses universitaires de France, dont le premier volume vient de paraître. L'objet est de publier les textes des autres, de faire vivre une dynamique intellectuelle. Si des périodes comme celle du Nouveau Roman ou celle de Sartre, Beauvoir, Genet, Giacometti, Picasso, Violette Leduc ont été aussi riches, c'est qu'elles mettaient en mouvement des collectifs. Il n'y a de pensée que du collectif. Ce sont des gens qui discutaient sans cesse, se voyaient sans cesse, se confrontaient sans cesse. J'essaie avec cette collection, et de manière plus générale, de faire exister des collectifs avec des gens comme les sociologues Geoffroy de Lagasnerie et Didier Eribon, l'historienne Arlette Farge, le réalisateur Xavier Dolan. Dialoguer, créer, écrire, penser avec d'autres me semble essentiel.

Édouard Louis en quelques dates

1992 Naissance, sous le nom d'Eddy Bellegueule.

2006 Pensionnat à Amiens.

2011 Admis à l'École normale supérieure.

2013 Publication de *Pierre Bourdieu. L'insoumission en héritage*.

2014 Publication de *En finir avec Eddy Bellegueule*, sous le nom d'Édouard Louis.

Édouard Louis et l'École normale supérieure

Extrait de **messages en ligne sur le site de Télérama :**

<http://dsumonprox.appspot.com/www.telerama.fr/livre/edouard-louis-j-ai-deux-langages-en-moi-celui-de-mon-enfance-et-celui-de-la-culture,114836.php>

Adamnemo 05/08/2014 à 11h02

Il suit les cours de sociologie de l'ENS en bénéficiant d'un statut proche de celui d'« auditeur-libre ». Il a été sélectionné sur dossier, selon un taux de sélectivité qui n'a rien à voir avec la difficulté du fameux concours d'entrée tant disputé. Tout élève ayant des résultats honorables, peut bénéficier de ce statut d'« étudiant », surtout lorsque sa candidature est appuyée par des pontes de la Fac.

Il y suit une formation diplômante mais qui ne peut pas être comparée à l'exigence et l'excellence des enseignements dont bénéficient les « vrais normaliens » qui, fils de Prolo ou fils de Bourgeois, ont réussi un concours très difficile d'entrée, préparent celui aussi dur de l'agrégation externe, et préfèrent, eux, se consacrer à l'étude plutôt que de courir les salons mondains et les séances de dédicaces.

Est-il possible d'arrêter de diffuser ces informations tellement tronquées qu'elles en finissent, dévoyées ?

Adamnemo 11/08/2014 à 16h20

Édouard Louis a composé un vrai conte social dont il est le Héros : « Un Petit Chose né chez les Gueux, les Affreux, les Laidis, les Sales et les Méchants, parti de la fange des marais pour se hisser à Normal Sup ».

Sauf qu'il ne s'agit là que d'une belle, histoire, dont les ficelles n'apparaissent pas en première lecture.

Mais tous les journalistes sont tombés dans le panneau misérabiliste moulu et Édouard

Louis ne les a jamais contredits. L'Intelligentsia l'a même érigé en parangon de la méritocratie et de l'excellence républicaines à la Française.

Et Malheur ! à ces sales fouineurs de journalistes du Courrier Picard qui ont voulu crever le décor carton-pâte en enquêtant sur le terrain !

Réponse de l'écrivain et du militant en sociologie bourdieusienne : « Je suis un Martyr de la « lutte des classes ». Imaginez ce et ceux qu'il m'a fallu défier pour arriver où j'en suis. J'ai travaillé mille fois plus qu'un autre.

Si vous osez me renvoyer à la face toute l'étendue de mes contradictions, c'est parce que je suis condamné à subir le sort de tous les « transfuges de classe ». J'affronte chaque jour, cette « violence symbolique » d'une classe oppressante qui s'octroie et se transmet entre-soi, les codes de domination sociale et qui m'accuse de trahir ma « classe d'origine ». »

Le Petit Chose.

languesdefeu 28/09/2014 à 00h45

Édouard Louis est entré à l'ENS sur dossier : la belle affaire! J'écris cela étant moi-même normalienne. Il faudrait resituer le mérite des normaliens : le concours est autrement difficile quand on vient du milieu d'Édouard Louis que quand on est enfant de prof comme moi. À son âge j'étais peut-être normalienne, mais je n'avais rien publié, pas organisé de colloque, pas fondé

de collection, ce qui demande des compétences et de l'énergie. Voilà qui est un mérite autrement plus grand que d'avoir des bonnes notes à un paquet de dissertations.

Vétéran 23/12/2014 à 22h07

Adamnemo vous êtes totalement hors sujet : soit vous n'avez pas lu ce livre et n'avez pas compris cet article soit vous êtes irrécupérable, mon pauvre...

La relation Didier Eribon/Édouard Louis

Le roman *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* est dédié à Didier Eribon.

Extrait de « Délit de "bellegueule", Anne Diatkine, Libération, 18 mars 2014

http://next.liberation.fr/livres/2014/03/18/delit-de-bellequeule_988038

Édouard Louis dit que c'est par hasard qu'il se faisait frapper dessus dans le couloir qui menait à la bibliothèque. Que c'était parce que ce couloir était le plus éloigné et le moins fréquenté, et pas du tout pour aller à la bibliothèque. Qu'il a reçu une lettre du fils de l'instituteur du village, qui lui aussi, à peu de temps d'intervalle, se faisait rouer de coup dans ce couloir. Il assure qu'il ne lisait pas. Un jour, la mère de son meilleur ami, professeure des écoles, lui passe **Retour à Reims** de Didier Eribon, paru en 2009, en lui disant : **«A part que tu n'es pas pédé, c'est ton histoire.»** Édouard Louis : **«Évidemment, ce qui m'a intéressé, c'est la première partie de la phrase !** » Il le lit, il décide de ne plus jouer à l'hétérosexualité. Mais aussi de devenir écrivain.

Extrait d'un échange de courriers électroniques à propos du livre d'Édouard Louis en février 2014 entre David Caviglioli, journaliste au Nouvel observateur et Didier Eribon

<http://didiereribon.blogspot.fr/2014/03/un-echange-de-courriers-electroniques.html>

Quand et comment avez-vous fait sa connaissance ? Quel souvenir avez-vous de votre première rencontre ?

Peu de temps après la parution de « Retour à Reims », mes collègues du département de Science politique de l'université d'Amiens m'ont invité à le présenter lors d'une séance de leur séminaire de Master. Je ne sais plus pourquoi ni comment, mais l'information ayant circulé, et beaucoup de gens ayant demandé à y assister, cela s'est transformé en une sorte de conférence devant un amphi bondé. A la fin, plusieurs personnes sont venues me parler. Parmi elles, il y avait ce tout jeune homme qui avait déjà lu mon livre, et paraissait même en connaître par cœur des passages entiers. Je lui ai proposé de se joindre au petit groupe d'enseignants et d'étudiants qui allions boire un verre dans un café. Nous avons bavardé quelques instants ce soir-là. Il m'a demandé s'il pouvait m'écrire. Et je lui ai donné mon adresse électronique. Ce fut très vite le début d'une complicité intellectuelle qui allait s'intensifier au fil du temps et d'une belle amitié qui se joue de la différence d'âge. Et aussi, si j'en crois ce qu'il m'a dit plus tard, un moment fondateur pour lui, un moment inaugural : il s'est tout à coup projeté dans un autre futur, et a développé d'autres aspirations, d'autres ambitions que celles qui étaient les siennes à cette époque. Son talent, son intelligence et son énergie lui ont permis de les réaliser. Voilà, vous savez tout. Pour le reste, c'est à lui qu'il faut le demander.

« En finir avec Eddy Bellegueule » évoque bien entendu votre « Retour à Reims ». On passe son temps, presque sans le vouloir, à relever les convergences et les divergences entre vos deux livres et vos deux parcours.

S'il est évident, et il l'a lui-même souligné à plusieurs reprises, que « Retour à Reims » a été le point de départ de son roman, et une source d'inspiration pour lui, il est tout aussi évident qu'il a réussi quelque chose de tout à fait différent, et de tout à fait singulier, puisqu'il a choisi le registre littéraire, alors que mon livre s'inscrit dans le domaine de la sociologie et de la théorie. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y a pas de sociologie ou de théorie dans son livre, ni de dimension littéraire dans le mien, mais on peut avancer qu'il a élaboré un autre dispositif d'écriture, qui lui a permis de rendre compte de l'enfance et de l'adolescence qu'il a vécues dans une des fractions les plus démunies, économiquement et culturellement, des classes populaires d'aujourd'hui.

Pierre Bourdieu disait souvent : « Il faudrait être un Thomas Bernhard, ou une Virginia Woolf... pour pouvoir décrire, etc. ». Édouard Louis a pris cet énoncé au pied de la lettre : il a opté pour la littérature afin de restituer des expériences qui auraient peut-être été indicibles autrement.

Le livre d'Édouard Louis vous a-t-il surpris, ou appris quelque chose sur ce que c'est de naître pauvre et homosexuel dans la société actuelle ?

Je ne peux pas dire que j'aie été surpris par le contenu de son livre : les réalités qu'il y décrit ressemblent – certes dans une version assez extrême – à celles qu'ont vécues et que vivent tous les enfants qui naissent et grandissent dans des milieux marqués par la pauvreté, et aussi à celles que doivent subir ceux que j'appelle les « enfants différents », et qui, en raison de leur « différence », reçoivent quotidiennement des moqueries, des insultes, des coups... Les portraits de classes – sociale, scolaire – et de catégories – sexuelle – qu'il propose m'ont semblé très réalistes et très justes. Le choc qu'a produit ce livre vient sans doute du fait qu'on ne parle quasiment jamais dans l'espace public de ce monde qui a été le sien, et qui est toujours celui de ses proches qu'il a quittés. Et quand on en parle, c'est le plus souvent pour individualiser les vies, les situations, les trajectoires : lui au contraire, les re-collectivise, les re-socialise et donc les re-politise. On doit lire son livre comme une intervention dans l'ordre politique et intellectuel autant que dans l'ordre romanesque.

On sait, notamment depuis Annie Ernaux, que ce genre d'entreprise littéraire peut être éprouvante pour un auteur. Avez-vous accompagné ou vu Édouard Louis lors de l'écriture de son livre et, si oui, dans quel état d'esprit y a-t-il travaillé ?

Je ne suis jamais intervenu dans l'écriture de son livre. Je craignais que mes remarques ou mes critiques ne le paralysent. Je l'ai simplement incité à persévérer dans les moments de découragement, ou quand son travail rencontrait des difficultés, traversait une crise. Le seul conseil que je lui ai donné, de manière itérative, c'est de ne jamais hésiter à être radical dans sa démarche, et d'essayer de pousser son projet jusqu'au bout. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il a tenu compte de ce conseil ! Et je crois que c'est la raison pour laquelle la force sociologique de son livre ne peut pas être séparée de sa puissance littéraire : il lui fallait inventer une forme narrative et stylistique qui lui permette de restituer son expérience vécue, et il ne pouvait restituer son expérience vécue qu'en fabriquant cet objet littéraire violent et perturbant.

Polémique, scandale...

« Édouard Louis dit les choses », Jean Birnbaum, *Le Monde des livres*, 13/03/2014

http://www.lemonde.fr/livres/article/2014/03/13/edouard-louis-dit-les-choses_4382155_3260.html#r0PQ3YgQ75M2vCIp.99

Le 17 janvier, « Le Monde des livres » saluait la parution du premier roman d'Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil). L'écrivain de 21 ans y relate l'adolescence d'un homosexuel dans un milieu modeste et violent auquel il ne parvient à survivre que par la fuite. C'est « *l'histoire d'un échec salutaire* », notait Catherine Simon dans [sa critique](#).

Alors que le livre connaît un incroyable succès (90 000 exemplaires vendus), l'échec salutaire a-t-il tourné au triomphe coupable ? Telle est la question que posent les témoignages recueillis par *Le Courrier picard* et *Le Nouvel Observateur* auprès de la famille d'Édouard Louis, qui ne se reconnaît pas dans ce livre jugé méprisant – certains promettant même à son auteur une correction musclée...

Cette réaction vient confirmer que le label « roman » ne protège plus. L'auteur d'un texte autobiographique a beau l'apposer sur la couverture de son livre, il n'en est pas moins soupçonné de piller la vie d'autrui. Mais dans le cas d'Édouard Louis, la discordance entre récit et réel ne prouve-t-elle pas qu'il a pris soin de fictionner son histoire ? Et l'audience rencontrée par son roman, les puissantes identifications qu'il a suscitées parmi des lecteurs très différents, ne sont-elles pas liées à cette façon de dilater le réel, de le délirer pour mieux en exhiber la scandaleuse vérité ?

Ce qui est en jeu, ici, c'est le devenir de l'écrivain et de sa responsabilité. Hier, on exigeait de lui qu'il s'engageât devant l'Histoire. Aujourd'hui, on le somme de rendre des comptes devant ses personnages. Reste que son honneur consiste toujours à nommer les choses. Or l'écriture d'Édouard Louis, son obstination à dire la honte, attestent que son livre, qui blesse à coup sûr des êtres en particulier, dévoile d'abord un scandale universel. L'écrivain Pierre Jourde, lui aussi confronté à l'hostilité d'anonymes dont il avait fait ses personnages, énonce ce dilemme dans *La Première Pierre* (Gallimard, 2013) : « **Tu ne devrais pas écrire tout ça, à cause des risques que tu fais courir à ceux que tu nommes. En même temps, il faut bien que les choses soient dites.** »

Extrait de « Délit de "bellegueule", Anne Diatkine, *Libération*, 18 mars 2014

http://next.liberation.fr/livres/2014/03/18/delit-de-bellequeule_988038

« **Souffrance** ». A quoi joue-t-on ? Pourquoi se placer sur le même terrain que les journalistes qui vont sur le lieu du best-seller (1), vérifier que les souvenirs d'enfance sont non seulement véridiques, mais de plus coïncident avec ceux des parents ? Il suffit d'avoir été enfant soi-même pour connaître la réponse. D'autant que l'une des premières phrases du roman prévient les vérificateurs : « **La souffrance est totalitaire. Tout ce qui n'entre pas dans son système, elle le fait disparaître.** » Pourquoi alors confronter *En finir avec Eddy Bellegueule* à une vérité supposée, extérieure au texte ? Lorsque Nathalie Sarraute publie *Enfance*, en 1983, il ne semble pas qu'on ait éprouvé le besoin de considérer ses souvenirs autrement que comme un objet littéraire. Édouard Louis en conclut : « **Je fais l'objet d'un racisme de classe. On ne me pardonne pas d'être un transfuge.** »

(...) « **Pourquoi n'avez-vous pas écrit votre récit à la troisième personne ?** demande un lecteur. « **J'ai essayé, plusieurs fois, d'écrire "on", d'écrire "il". Cela sonnait faux, ça achoppait. Au moment de la parution du livre, j'ai été terrifié. Je n'assumais plus le titre. J'avais peur de blesser. Il a fallu que l'éditeur insiste.** »

(1) « [Qui est vraiment Eddy Bellegueule ?](#) » dans *Le Nouvel Observateur* du 6 mars 2014

Réactions du village



« Le village d'Eddy Bellegueule a la gueule de bois », *Le Parisien*, 13/04/2014

<http://www.leparisien.fr/espace-premium/culture-loisirs/le-village-d-eddy-bellegueule-a-la-gueule-de-bois-13-04-2014-3763971.php#xtref=https%3A%2F%2Fwww.google.fr%2F>

Trois mois après la parution du best-seller d'Édouard Louis, les habitants d'Hallencourt se remettent à peine du traumatisme provoqué par un livre qui les a caricaturés.

Hallencourt (Somme), de notre envoyé spécial

EN VENANT D'ABBEVILLE, il faut bifurquer à droite à hauteur de Sorel-en-Vimeu. Le village d'Hallencourt (Somme) commence par la fin : son cimetière. En face, la vie bat son plein. Des semi-remorques stationnent devant la fonderie de laiton Favi, l'exception industrielle de cette région rurale qui se partage entre activité forestière et polyculture.

Quatre cents personnes travaillent ici. On y fabrique notamment, à destination de toute l'Europe, des composants de boîtes de vitesses. Voilà la rue de la République, longue et large virgule qui s'évase en son centre. Une jolie salle des fêtes est adossée à une usine désaffectée aux élégants murs de brique. La mercerie fait prêt-à-porter. Une supérette jouxte la Maison de la presse et la pharmacie. Esseulée sur l'autre rive, la boulangerie a fermé en décembre. Il n'y a pas si longtemps, un enfant du pays y a travaillé. Il s'appelait Eddy Bellegueule. Aujourd'hui, il a changé de nom : Édouard Louis. Mais, pour les 1 400 administrés d'Hallencourt, Eddy sera toujours Eddy. Même si son livre, « En finir avec Eddy Bellegueule », l'histoire d'une enfance dévastée pour cause d'incapacité à se couler dans le moule commun, a creusé dans le décor de cette commune paisible un cratère de météorite.

Sur place, trois mois après sa publication et le succès qui s'est ensuivi - 130 000 exemplaires vendus dont près de 200 à la principale librairie d'Abbeville - et une probable adaptation au cinéma, on s'en remet à peine. C'est que cet obus inattendu, dans une Picardie labourée par les guerres, a transformé la commune en parc de non-attractions. Un territoire de bouseux racistes, sexistes et homophobes qui se mouchent dans leurs doigts et meurent d'alcool et de gangrène. « Si j'avais lu un livre comme celui-ci, tranche Marion, gérante de la Maison de la presse, je n'aurais jamais signé pour venir ici. »

« Les gens ont été ulcérés », confirme Philippe Lacoche, journaliste au « Courrier picard » et qui connaît bien le terrain pour l'avoir écumé de 1986 à 2003. Le souci, c'est la façon dont l'auteur a accompagné son livre : il dit « c'est un roman » mais aussi « Eddy Bellegueule, c'est moi ». Philippe y voit plus une « maladresse » qu'un « souhait stratégique ».

Ancien transporteur routier désormais chargé de « l'Avenir », le seul café du village, Éric désigne l'extérieur ensoleillé et vide. « Vous avez vu ? Nous ne sommes pas des brutes épaisses. On ne court pas après les homosexuels dans les rues. » Eddy a fréquenté son bar. « C'était pas un imbécile », dit-il. Une chose la chiffonne pourtant. Fallait-il que le gamin tape ainsi sur sa famille ? La clientèle, taiseuse mais qui n'en perd pas une miette, épluche « l'Éclaireur » ou « le Journal d'Abbeville », les gazettes locales recentrées depuis sur les élections municipales. Justement, le maire a changé. Sans étiquette affirmée, il se nomme Frédéric Deloher. Lui aussi est contrarié. « Mon épouse est une enfant d'Hallencourt. Elle a lu le livre et en a été blessée. Beaucoup de personnes ont été meurtries. Aujourd'hui, nous sommes embêtés par rapport aux personnes évoquées et qui sont aisément reconnaissables. Je ne peux pas penser qu'on décrive comme ça notre village. J'espère juste que c'est un roman. Maintenant, une fois la porte fermée, on ne sait pas ce qui se passe derrière. » Si Eddy remettait les pieds au village ? « En ce qui me concerne, ça ne changera rien du tout. » Ce n'est pas comme Josette, la tante de l'écrivain. Dans la famille Bellegueule, c'est son clan qui déguste le plus.

« Il dit que mon mari, qui est hémiparétique, se promenait tout nu dans la rue. C'est pas vrai ! Il parle de ma sœur qui s'arrachait les dents. C'est pas vrai ! Il parle de mon père. Ça fait quarante-six ans que mon père est parti ! Comment l'aurait-il connu ? Il dit que ma mère lui donnait à boire dans des barils de lessive. C'est pas vrai ! Rien n'est vrai. Quand il était en fac, il a fallu payer et c'est moi qui ai payé. Quand il a eu un appartement, c'est moi qui l'ai meublé. » Résultat : Josette a renié son neveu. « Il a franchement foutu la merde dans la famille. » Au bout d'une rue jetée comme une flèche sur la campagne qui recommence, Monique, aujourd'hui divorcée du père d'Eddy, attend un signe. « Il nous a fait passer pour des plus bas que terre, mais c'est mon enfant. Je ne peux pas ne plus l'aimer. » Au cinéma d'Abbeville, on passe « Salaud, on t'aime ».

« La famille d'"Eddy Bellegueule" blessée par le livre d'Édouard Louis », Laurence Houot, responsable de la rubrique Livres de Culturebox, 20/03/2014

<http://culturebox.francetvinfo.fr/livres/romans/la-famille-deddy-bellequeule-blessee-par-le-livre-dedouard-louis-149133>

Une vidéo d'1min46 avec les habitants du village, les personnages du livre dont la mère

« Eddy Bellegueule, histoire d'un roman sous pression médiatique », Médias Le Magazine, 30/03/14

Un point complet sur le scandale et ses enjeux, avec une vidéo de 5min45 : <https://www.youtube.com/watch?v=aZkkOFuDgLg>



Eddy Bellegueule, histoire d'un roman sous pression médiatique 30/03/14

« A propos d'un article du *Nouvel Observateur* et d'un problème plus général », blog d'Édouard Louis, 06/03/2014

<http://edouardlouis.com/2014/03/06/a-propos-dun-article-du-nouvel-observateur-et-dun-probleme-plus-general/>



En découvrant, effaré, les pages – grotesques – publiées le jeudi 6 mars dans *Le Nouvel Observateur* à propos de mon livre « En finir avec Eddy Bellegueule », j'ai d'abord pensé ne rien dire. Ce n'était pas la première fois qu'un journaliste véhiculait dans un article des mensonges, des approximations, des bassesses, et autres hallucinations à mon égard. Le silence me semblait la meilleure des solutions.

Je ne reviens pas ici sur le mensonge et la manipulation qui ont permis à ce journaliste du *Nouvel Observateur* de me rencontrer en m'annonçant un article dans les pages littéraires du journal, sur l'élaboration et la réception de mon livre, quand il voulait en fait publier, dans les pages sociétés, les résultats de son travail bien peu glorieux de fouille-poubelle.

Mais les mystifications sont trop nombreuses. Et diffusées, relayées, répétées, elles finissent par apparaître comme vraies. Ce qui est d'autant plus graves que ces mensonges ne sont pas élaborés au hasard mais tendent à contraire à installer et conforter une certaine « critique » de mon livre, comme mensonger, raciste de classe, exagérateur en lui opposant les paroles, perçues forcément comme « vraies » et « sincères », du « peuple » – le fameux bon sens populaire, les « bons sauvages » – tel qu'il apparaît aux journalistes parisiens, ou même picards ou à d'autres encore, qui ont fait tous les efforts possibles pour sortir de la classe ouvrière et qui désormais en louent les qualités et les valeurs en les opposant à la description littéraire que j'en propose.

Probablement ce journaliste, par la transformation d'un objet littéraire en objet à scandale a-t-il voulu faire un « coup » pour tenter d'exister.

Je publierai plus tard un texte sur les enjeux de mon roman et sa réception, mais ce qui est publié ce matin m'oblige à faire cette courte mise au point, sous le coup de la colère – que je crois légitime – mais aussi de l'émotion.

D'abord, la plupart des assertions de ce « journaliste » sont fausses. Je ne prends que 3 exemples, d'autres pourront suivre. Parmi la prose déshonorante qui compose cet « article », on peut notamment lire :

1. « Il (c'est à dire moi) a changé son état civil. Il a fallu payer un avocat alors qu'il est boursier »
> Faux. J'ai bénéficié de l'aide juridictionnelle et de l'aide d'un ami avocat, j'ignore où Monsieur Maviglioli a trouvé cette information.
2. Le journaliste décrit une scène épique (on imagine le frisson qu'il a pu ressentir en la racontant) où lors d'une rencontre avec d'autres auteurs à la Fnac Montparnasse, où nous présentions nos livres, ma mère est arrivée, s'est levée et aurait pris la parole, etc.
> Faux, ma mère était effectivement présente mais n'a pas pris la parole en public, elle n'a rien dit et m'a seulement parlé après la rencontre, dans une loge.
3. « Les médias lui courent après. L'ENS l'a rappelé à l'ordre »
> Faux, l'ENS ne m'a pas rappelé à l'ordre et d'ailleurs une phrase comme celle-là n'a aucun sens.

Mais surtout, et ce qui est de loin le plus insupportable est le caractère profondément classiste de cet article. Toute la naïveté de la démarche qui consiste à aller voir les gens « là-bas », à vouloir se faire les porte-parole de leurs paroles nécessairement vraies et sincères, trahit un populisme qui n'est que la forme inversée du racisme de classe. Si des individus croient se reconnaître dans les personnages de mon livre c'est aussi parce que des journalistes médiocres les mettent en avant en les présentant d'une façon objecte, les somment de se reconnaître, et les stigmatisent ainsi.

Maviglioli écrit « Dans le village, le livre circule, les gens se le prêtent, avides de la parcourir, pressés de le détester. Comme les comtesses parisiennes qui se faisaient lire *La Recherche* de Proust en tremblant, ils craignent de se reconnaître »
Personne n'est allé voir les bourgeoises et les aristocrates décrites par Proust. Sûrement par respect pour la classe dominante.

Il y a aussi dans ce type de démarche journalistique une sorte de haine diffuse du transfuge de classe, toujours suspect, et dont on recherche les secrets de l'ascension, la face « sombre », ses « trahisons » – afin de bien rappeler que son intrusion dans un monde qui n'est pas le sien est illégitime et qu'elle n'a pu avoir lieu que par des moyens illégitimes

Je m'arrête là car je pourrais continuer longtemps sur ce papier. Je suis agacé d'avoir dû répondre à des assertions aussi basses. Mais le cas de ce journaliste devrait nous pousser à nous interroger plus généralement sur l'état de la presse aujourd'hui et de la critique littéraire. Et défendre une autre vision du journalisme (qu'heureusement certains défendent) contre ceux qui tentent d'imposer une vision déshonorante du métier de journaliste, y compris dans les journaux qui devraient constituer des espaces de critique, de réflexion, et donc de résistance.

« **Qui est vraiment Eddy Bellequeule ?** », David Caviglioli, *Nouvel Observateur*, 12/03/2014

<http://bibliobs.nouvelobs.com/actualites/20140312.OBS9383/eddy-bellequeule-le-mepris-de-classe-et-le-fact-checking-litteraire.html>

Après la parution d'une [enquête](#) lui étant consacrée dans « le Nouvel Observateur » du 6 mars, Édouard Louis, auteur d'« En finir avec Eddy Bellequeule », a soulevé quelques points factuels dans une [réponse virulente](#).

♦ Dans l'article, j'écris qu'il lui « **a fallu payer un avocat** » pour l'assister dans sa procédure de changement d'état civil. Édouard Louis répond qu'il ne l'a pas payé, ayant bénéficié de l'aide juridictionnelle. Dont acte.

♦ J'écris aussi que l'ENS l'a « **rappelé à l'ordre** » parce qu'il « **manquait trop de cours** ». Il répond que c'est faux. Une journaliste d'«Arrêt sur images» a « **téléphoné à l'ENS** », qui confirme la version d'Édouard Louis. J'ignore qui, à l'ENS, peut certifier qu'il n'y a eu aucune remontrance informelle, de la part d'un professeur ou autre. Ce « **rappel à l'ordre** » m'a été rapporté par un membre de son entourage. J'ai ensuite lu l'information dans « l'Express » du 26 février. En l'absence de confirmation fiable, je la retire.

♦ Enfin, Édouard Louis apporte un démenti plus important à propos de l'esclandre de la Fnac: « **Faux, ma mère était effectivement présente mais n'a pas pris la parole en public, elle n'a rien dit et m'a seulement parlé après la rencontre, dans une loge.** » Ce seul démenti permet à Daniel Schneidermann, dans «Libération», de me qualifier de d'affabulateur. La journaliste d'«Arrêt sur image» fait quant à elle mine de considérer que le fait d'avoir raconté cette scène sans y avoir assisté est la preuve de ma malhonnêteté professionnelle. Je réponds deux choses. D'une part, si les journalistes s'interdisaient de reconstituer ce qu'ils n'ont pas vu, il n'y aurait pas de fait divers, pas d'enquêtes sur les coulisses du pouvoir, etc. D'autre part, cette scène m'a été rapportée par deux personnes présentes à ce moment-là. Une troisième a depuis [publiquement](#) confirmé notre version. Soit Édouard Louis se trompe, donc, soit il ment. Et, au passage, Daniel Schneidermann a relayé une fausse information en m'accusant de le faire.

Enfin, j'aimerais répondre à quelques critiques plus générales qui m'ont été adressées.

La violence et la subversion

La colère d'Édouard Louis, je m'y attendais, encore que son ampleur m'étonne. On écrit parfois en sachant qu'on blessera – et Édouard Louis le sait mieux que quiconque. Il m'avait fait part de son dégoût envers les journalistes locaux qui avaient évoqué la colère de sa famille. Ce dégoût, compréhensible, n'est pas non plus dénué d'une certaine rigidité d'esprit: Édouard Louis refuse absolument de voir ce que la violence (il dirait : « **la radicalité** ») de sa démarche peut avoir de troublant, même pour un lecteur conquis. Il considère qu'en parler, c'est vouloir le salir.

Je n'ai pas fait œuvre de critique littéraire. Cela a été fait ailleurs, [y compris dans « l'Obs »](#). J'ai raconté l'histoire de l'auteur. J'ai rapporté des faits : Édouard Louis a écrit un roman que beaucoup, moi compris, jugent important ; il y raconte la violence qu'il a subie étant enfant ; ce roman, autobiographique, expose à son tour sa famille, nommément citée, à une autre violence, celle de la publicité ; une partie de sa famille a violemment réagi. Je ne condamne personne, je ne célèbre personne. Je disposais d'informations sur la façon dont cette famille s'est publiquement déchirée autour d'une œuvre d'art. Je ne vois pas au nom de quoi j'aurais dû les taire.

Dans une [interview donnée aux « Inrocks »](#), Édouard Louis dit que l'« **aspect le plus subversif** » de son livre, « **c'est de dire que ce** [qu'il a écrit] **a été vécu** ». Il a raison. Et on ne devient pas lecteur sans tenir à la puissance subversive de la littérature. Mais ça n'a rien de simple, la subversion. Le principe de la subversion, c'est même que, quelque part, quelqu'un trouve ça dégueulasse.

Je pose la question à ceux qui sont choqués qu'on ait osé donner la parole à la mère d'Édouard Louis : comment réagiriez-vous si votre (ex-)compagnon ou compagne, fils, fille, frère, sœur, ami(e), cousin(e), que sais-je, racontait vos fausses couches vite expédiées aux chiottes, qu'elles soient réelles ou inventées, dans un roman à grand tirage qui vous rend absolument identifiable, donne quasiment votre adresse, votre nom, l'endroit où vous travaillez ? La longue histoire du roman autobiographique, qui a traversé toutes les classes sociales, permet d'y répondre, à cette question: que vous soyez d'Hallencourt ou de Paris 11ème, il est à peu près certain que vous en perdriez le sommeil et que vous trouveriez soudain, avec vos intelligences si fines, d'excellents arguments pour voir dans un tel livre un dévoiement malveillant de la littérature. Et vous n'auriez pas entièrement raison pour autant.

"Fact-checking" littéraire

Certains ont lu l'article comme s'il entendait « fact-checker » le contenu du roman. Cette expression inepte s'est répandue sur internet. Derrière, il y a évidemment l'accusation larvée, et infondée, d'avoir cherché à remettre en cause les violences subies par Édouard Louis. Une journaliste m'a demandé : « **Pourquoi être allé "fact-checker" le roman point par point ?** » Je me demande bien où elle a lu ça. A Hallencourt, les démentis et les mises en cause du livre se ramassent à la pelle. J'aurais aisément pu en truffier l'article. Mais comme je crois l'avoir montré plus haut, il faut se méfier des démentis.

Ce que j'ai fait, c'est raconter l'histoire d'un homme jeune, qui lui-même a raconté une partie de sa jeunesse dans un roman explicitement autobiographique. Bien entendu, cela conduit à mettre certains éléments du livre en regard avec les souvenirs des témoins. Les biographies et portraits d'écrivains sont pleins de ces petits décalages entre l'histoire et la littérature, qui n'invalident ni l'histoire ni la littérature. Cela n'a rien à voir avec une entreprise de « fact-checking », qui serait non seulement impossible, mais aussi vaine: reprocher à un auteur d'avoir transfiguré la réalité n'a aucun sens ; c'est son métier.

Racisme de classe

Édouard Louis explique enfin que le fait de me rendre dans son village pour parler à ses habitants est un procédé « **raciste et populiste** », révélant tantôt mon idéalisation des classes populaires, qui serait une forme inversée de « classisme », tantôt mon mépris de classe. Je ne trouve ni l'idéalisation ni le mépris dans ce que j'ai écrit et, évidemment, personne ne cite la moindre phrase à l'appui de ces accusations (sauf dans « les Inrocks », où, pour établir mon mépris des pauvres, on reproduit un trait d'humour à propos... d'un sénateur-maire UMP, ami de Jacques Chirac).

Le reportage, procédé classiste ? Rappelons que quand un journaliste compte parler de quelqu'un, il va écouter sa version des faits. Point. Ensuite, cette façon de présenter les choses tient de la pure acrobatie rhétorique, du pur jeu de mots. Si j'avais écouté Édouard Louis, pour ne pas être « classiste », j'aurais donc dû m'interdire d'aller recueillir l'avis des gens d'Hallencourt. J'aurais dû considérer que leur colère n'est pas digne d'être racontée. Qu'elle est méprisante.

Édouard Louis prétend voir dans ma démarche « **une haine diffuse du transfuge de classe, toujours suspect, et dont on recherche les secrets de l'ascension, la face "sombre", ses "trahisons"** ». Là encore, il importe dans ce texte quelque chose qui en est absent. Des enquêtes similaires, « l'Obs » en a publié sur beaucoup d'écrivains. Mais ici il aurait fallu s'abstenir, parce qu'Édouard Louis est un « **transfuge de classe** ». Ce qui serait une forme de « classisme », ou je ne m'y connais pas.

Pour en finir

Pour conclure, je voudrais dire mon étonnement face à la réception de l'article par certains admirateurs d'Édouard Louis, qui ont réagi comme si j'avais cherché à le détruire. On a parlé d'« **attaques** », on a expliqué que je voulais sa peau. L'article ne comportant rien de tel, on a bien été obligé de me faire dire ce que je n'écris pas. Reflet, à mon sens, de l'irritante binarité du champ médiatique. On ne peut qu'agir en défense ou en attaque. Ce qui ne sert pas la plaidoirie doit être ignoré, ou déformé, ou conspué.

Malheureusement, certaines situations se prêtent mal à des réflexes aussi univoques. La démarche d'Édouard Louis, la susceptibilité de sa famille et de son village : tout, dans cette affaire, est extrêmement ambigu. C'est ce qui la rend intéressante. J'espère que apporte permettront aux lecteurs de percevoir la complexité de cette histoire, que j'ai essayé de raconter en gardant à l'esprit cette belle, et cruelle, phrase d'Ulrich dans « l'Homme sans qualités »: « **Chacun de nous possède une seconde patrie, où tout ce qu'il fait est innocent** ».

David Caviglioli

Un post d'**Ophélie Eden** du 6 juillet 2014 sur le site du *Nouvel Obs* :

Alors... Où commencer...

J'ai eu l'impression de lire un journal intime romancé, et exagéré. Par ex, s'il s'était fait taper presque chaque jour comme il le décrit pendant deux ans au collège, il serait mort (les deux grands lui claquaient la tête contre un mur etc.) Beaucoup d'incohérences dans le récit :

Il dit avoir 10 ans quand Steevy est dans le Loft, donc en été 2001 et il avait alors 8 ans. Comment pouvait-il à la fois boire énormément d'alcool à 10/12 ans, ne pas dormir, aller à l'école, faire 15 km à pieds en rentrant du théâtre, manger frugalement, dormir à deux dans 6m2... Je pense que tout cela a été décuplé. J'ai habité dans un village proche d'Hallencourt et ce n'est pas vraiment le monde qu'il décrit, surtout à l'époque où cela se passe. D'ailleurs, il y a un couple homosexuel qui ne se cache pas, et tout se passe bien... Et un jeune de son âge, homo, qui s'est même présenté aux élections municipales cette année, et qui est très aimé alors qu'il vit sa différence au grand jour...

Et puis Édouard met ses pensées d'adultes dans cet enfant de dix ans qui dit renifler les odeurs des sexes de ses partenaires sexuels comme un animal... or, un enfant de dix ans n'est pas encore pubère, ni sexualisé et cela m'étonnerait qu'un enfant abusé se délecte de partouzes répétées chaque jour à quatre... Je suis désolée mais je pense que cela n'a jamais eu lieu, sauf peut-être dans les fantasmes actuels de l'auteur. <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140311.OBS9267/qui-est-vraiment-eddy-bellequeule.html>

Les fameux articles du *Courrier picard*

« **Les deux visages d'Eddy Bellegueule** », Fabrice Julien et Gaël Rivallain, *Courrier picard*, 02/02/2014

<http://www.courrier-picard.fr/region/les-deux-visages-d-eddy-bellequeule-ia0b0n306422>

LITTÉRATURE

Originaire d'Hallencourt (Somme), Édouard Louis est le phénomène du moment avec son roman « En finir avec Eddy Bellegueule ». Il y décrit une enfance douloureuse. Mais le récit, contesté, crée un malaise.



La famille d'Eddy Bellegueule

Il y a la maman, Monique, « inconsolable ». La grande sœur, Mélanie, « attristée ». Il y a enfin les deux derniers de la fratrie, Candice et Andy, les jumeaux de 15 ans, médusés. « Je n'ai pas pu lire jusqu'au bout, raconte Andy. Mon frère, c'était mon héros, mon exemple, je ne comprends pas pourquoi il nous a fait ça. » Un fracas, un choc, un tremblement de terre. *En finir avec Eddy Bellegueule*, événement littéraire de ce début d'année, unanimement salué par la critique, suscite un réel malaise dans sa famille et chez ceux qui l'ont côtoyé.

Édouard Louis, 21 ans, raconte dans ce roman le parcours chaotique, brutal, de sa jeunesse dans un village de Picardie. À Hallencourt, petit bourg de l'ouest de la Somme, qu'il se garde bien de nommer dans son livre. Son parcours, c'est celui d'un enfant qui doit apprendre à vivre avec son homosexualité dans un milieu très populaire, gangrené par l'alcool et le chômage. Un milieu où l'on n'aime pas les pédés.

Une « comète de Halley »

« Courageux, intelligent et beau », pour *Le Point*. Un « récit d'apprentissage fulgurant », selon *Télérama*. Une « comète de Halley, hors du commun », s'envole *Madame Figaro*.

La critique adore. Les proches, un peu moins.

Car si l'œuvre est présentée comme un roman, l'auteur, qui a choisi d'abandonner son nom d'origine Eddy Bellegueule, ne cache pas qu'il s'agit d'un récit autobiographique. D'où une certaine ambiguïté. « C'est mon premier roman. C'est l'histoire d'un

enfant, en l'occurrence c'est moi », confie Édouard Louis lui-même dans un entretien vidéo. « C'est avant tout l'histoire d'un village dans lequel j'ai grandi, perdu, loin de tout, déshérité, qui vit dans une misère très forte. »

À Hallencourt, la famille d'Eddy/Édouard, a cru s'étrangler à la lecture du récit. « J'aime mes enfants d'un amour profond, et Eddy, c'est mon fils, ma fierté, c'était même mon chouchou », confie Monique, la main sur le cœur. « Je ne comprends pas. »

Installée aujourd'hui dans un pavillon propre à l'entrée d'Hallencourt, la vraie famille d'Édouard Louis n'a, à première vue, pas grand-chose à voir avec celle à la *Germinal*, misérable, inculte et vulgaire, décrite dans le roman. Mélanie, la grande sœur âgée de 28 ans, titulaire d'un bac pro, prend soin de son fils Ulysse, sept mois, la dernière « merveille » de la famille. Andy, en troisième au collège de Longpréles-Corps-Saints (où Eddy Bellegueule a aussi fait ses humanités), et Candice, en seconde au lycée Boucher-de-Perthes d'Abbeville, poursuivent une scolarité normale.

« Nous ne sommes ni racistes ni homophobes, insiste Mélanie. Nous n'avons découvert l'homosexualité d'Eddy qu'il n'y a deux ou trois ans et franchement, dans la famille, tout le monde s'en moque. »

Quant à sa réussite scolaire, elle a toujours fait la fierté des siens, « il savait lire à quatre ans et demi ! », précise Monique. « Ce livre, il nous en avait parlé, de cela aussi nous étions fiers », se souvient Mélanie.

La douche fut d'autant plus froide. Le 6 janvier dernier, jour de la sortie du roman, Monique rend visite à son fils à Paris, où il est aujourd'hui étudiant en sociologie à la prestigieuse école Normal Sup (ENS). Comme tous les mois. « Je l'ai félicité pour le livre, sans l'avoir encore lu. Il m'a embrassé tendrement, comme il l'a toujours fait. C'est la dernière fois que je l'ai vu. »

La maman d'Eddy achète le roman à la gare du Nord et débute sa lecture dans le train qui la ramène chez elle. « Je suis tombée de l'armoire. »

Depuis, malgré les coups de fils répétés, plus de nouvelles. Ou presque. « Moi, il m'a envoyé un SMS, raconte Candice. Il m'a écrit que ce livre était une déclaration d'amour pour maman, mais que personne ne comprendrait. »

Personne, dans la famille, n'a effectivement compris. Un étonnement et une gêne, qui vont au-delà du simple cercle familial.

« Pas une vengeance »

« Oui, il a eu une enfance dure, mais à ce point là ? », s'interroge, perplexe, l'un de ses anciens amis, qui souhaite garder l'anonymat. « Ce qui me dérange, c'est qu'il associe sa classe sociale à l'alcoolisme, le chômage et le racisme, alors que ce n'est pas le cas de tout le monde, bien évidemment. C'est aussi dans cette classe que l'on voit s'exprimer de vraies solidarités, par exemple. »

Avant d'ajouter : « Mais voilà, ce genre de discours, c'est pour faire peur aux bourgeois de Paris... et pour vendre. » Un ami déçu.

« Si on parle de ces gens-là et de cette violence, on est toujours taxé de racisme de classe, alors qu'il est essentiel de montrer ces réalités-là », s'en défend néanmoins Édouard Louis, réfutant là toute « mise en accusation. Ce n'est pas une vengeance. C'est le contraire. Ce livre aurait pu s'appeler "Les excuses sociologiques" ».

À Hallencourt, sa famille n'attend pas d'excuses, mais un simple geste, au moins une explication. « J'ai une colère monstrueuse contre ce torchon. Pour moi, c'est de l'argent sale, tempête sa maman. Mais c'est mon enfant, et je l'aimerai toujours. »

Fabrice Julien et Gaël Rivallain

« Dans le sillage » de Didier Eribon à l'UPJV

« Pour Didier Eribon. » La dédicace en début de livre ne laisse que peu de place au doute.

Édouard Louis a trouvé un appui chez son professeur à la fac de Sciences humaines et sociales d'Amiens. Voire, peut-être, un carnet d'adresses. Le livre du jeune écrivain « s'inscrit à l'évidence dans le sillage de mon "Retour à Reims" », confirme l'enseignant dans une critique de l'ouvrage d'Édouard Louis.

Intellectuel de renom, passé par la critique littéraire à *Libération* et au *Nouvel Obs*, Didier Eribon est l'auteur d'une quinzaine de livres, dont *Réflexions sur la question gay*. Et surtout donc de *Retour à Reims*, une auto-analyse, dont on pressent combien, entre littérature et sociologie, elle a pu constituer une source d'inspiration pour son jeune disciple.

Extrait : « Pourquoi, moi qui ai tant éprouvé la honte sociale, la honte du milieu d'où je venais quand, une fois installé à Paris, j'ai connu des gens devant lesquels je me sentais profondément gêné d'avouer ces origines (...) pourquoi donc n'ai-je jamais eu l'idée d'aborder ce problème dans un livre ou un article ? (...) Il me fut plus facile d'écrire sur la honte sexuelle que sur la honte sociale. » Didier Eribon est également l'un des contributeurs de l'ouvrage collectif *Pierre Bourdieu, l'insoumission en héritage*, sorti en mars dernier. Un livre placé sous la direction d'Édouard Louis.

CRITIQUE

La littérature n'en a pas fini avec Édouard Louis

Des Eddy Bellegueule, le narrateur du remarquable premier roman d'Édouard Louis, il y a en a d'autres en France et en Picardie. Malheureusement, pourrait-on dire. De jeunes homosexuels qui se voient moqués, rudoyés, voire maltraités par un entourage hostile qui, à la campagne ou dans les régions réputées dures - car dévastées par les guerres, le chômage, l'ultralibéralisme, peste des temps modernes - comme l'est, la Picardie, finalement ne fait que jouer son rôle. Ou le rôle qu'on veut lui faire jouer. Il faut être un dur. L'envahisseur peut revenir. Le « patron peut encore licencier ». Il faudra être en mesure de résister.

Résultat : un mec doit être un vrai mec, une fille une vraie fille, un Français un vrai Français. Même si, au fond, il n'en pense pas moins. Il voit bien que ce petit mec blondinet, aux traits un peu plus fins que ceux de ses copains plus épais, ce petit mec aux manières un peu trop élégantes, n'est qu'un de ses semblables, un petit mec qui, comme nous tous, n'a rien demandé à personne, qu'il a été projeté sur terre, dans une vie absurde qui finira bien par finir. Une brindille dans l'Univers. Il a envie de lui tendre la main, fraternellement, d'accepter cette différence face à cet Autre, pédé, black ou arabe. Mais...

Il y a tout ça dans le roman d'Édouard Louis. Un côté terriblement universel, qui en fait un vrai roman, une totale œuvre de fiction. Un récit ? Non ! Un roman, un vrai, un dur. Celui qui vous prend aux tripes, vous bouscule, vous émeut, vous empoigne, vous révolte, vous réjouit ou vous dégoûte.

C'est un grand et beau roman, car il est juste. La réalité n'existe plus quand elle est tamisée par le filtre de la sensibilité d'un vrai écrivain. Ici, rien de manichéen. Il n'y a pas le bon petit homo, et les méchants campagnards qui n'ont rien compris. Tout est dans la nuance. Pourtant, la charge est virile. « Regarde, c'est Bellegueule, la pédale ! », lance un collégien à l'endroit du narrateur. « Tu ne vas pas te laisser donner des leçons par un nègre », tonne le père.

Il y a des rots à tables, des voisins qui volent du maïs et des petits pois dans les champs pour survivre, une tante qui, quand elle est saoule, s'arrache les dents avec une pince. Il y a dans les maisons des odeurs de chiens sales, une bouteille de lessive qui sert de carafe d'eau. On apprend aussi que ce père qui tient des propos homophobes défend, en douce, un homo sur le point de se faire casser la tête par des butors. Un père qui gueule devant et qui, derrière, est tout heureux que son fiston réussisse si bien à l'école. Et qu'il le dit à tout le monde.

Les parents de ce narrateur-là peuvent être fiers de leur fils. C'est un écrivain, un grand écrivain. La littérature n'en a pas fini avec Édouard Louis.

COMMENTAIRE

Comme une gêne

Parler d'Édouard Louis ? Oui, pour dire que l'élève était brillant. Mais pas plus. « Si vous me citez, ça va créer des tensions. » À la fac d'Amiens où est passé Eddy Bellegueule, évoquer son nom suscite comme une gêne. Didier Eribon, son prof, n'a pas répondu à nos sollicitations. L'auteur lui-même pas davantage, par crainte de ce qui pourrait être écrit sur son passé dans le *Courrier picard*, en tant que média de proximité accessible pour son entourage. En attendant, très sollicité, Édouard Louis se rattrape chez nos confrères. Et poursuit un marathon de dédicaces qui va l'emmener à travers toute la France. Rien qu'en février, il aura Paris, Strasbourg, Lyon, Vienne, Beauce ou Grenoble à son programme. Mais il ne faudra pas trop espérer de date en Picardie.

G.R

« Édouard Louis, de retour à Amiens », Fabrice Julien, *Courrier picard*, 01/08/2014

<http://www.courrier-picard.fr/region/edouard-louis-de-retour-a-amiens-ia0b0n414020>

Son premier roman va faire l'objet d'une adaptation au cinéma. Mais c'est à l'université d'Amiens qu'Édouard Louis devrait faire une arrivée inattendue et déjà controversée.

C'est un retour auquel on ne s'attendait pas. Édouard Louis, auteur du best-seller *En finir avec Eddy Bellegueule*, devrait bientôt enseigner à l'université Picardie Jules-Verne (UPJV) d'Amiens. Selon nos informations, l'écrivain originaire d'Hallencourt (Somme), à peine âgé de 22 ans, intégrera le Curapp (Centre universitaire de recherches sur l'action publique et le politique), en qualité de thésard. Un statut qui permet à l'étudiant de l'École normale supérieure de Paris de poursuivre des travaux de recherche au sein d'un laboratoire, tout en donnant des cours.

Contactée, l'université n'a pas souhaité confirmer ou infirmer l'information.

Cette nomination, validée par un jury de l'université, serait passée inaperçue pour un étudiant lambda. Mais, à l'image de son roman autobiographique, encensé par les critiques parisiens et vomé par ses proches et anciens camarades de lycée qui ne se reconnaissent pas dans ce récit « germinalesque », l'arrivée d'Édouard Louis au sein de l'UPJV ne va pas sans susciter quelques grincements de dents.

Au sein de l'université, en effet, enseignants et étudiants s'interrogent sur ce choix. Pourquoi Édouard Louis, désormais Parisien et solidement installé dans une prometteuse carrière d'écrivain, alors que des étudiants amiénois tout aussi méritants paieraient cher pour s'installer dans ce fauteuil ? Car pour mener ses travaux de recherche, Édouard Louis bénéficiera de la très rare et très convoitée allocation du ministère. Un statut privilégié qui permet à l'étudiant de devenir salarié de l'université à hauteur de 1 600 euros par mois, en échange de quelques heures de cours.

Un étudiant « riche »

Une fortune, pour beaucoup d'étudiants fauchés, alors qu'Édouard Louis n'est plus vraiment dans le besoin. Son premier roman (200 000 exemplaires vendus à ce jour), lui a déjà rapporté, selon nos calculs, quelque 400 000 euros de royalties. Et ce n'est pas terminé. Alors qu'un deuxième roman est en préparation, *En finir avec Eddy Bellegueule* fait l'objet de 18 contrats de traduction, d'une pièce de théâtre, et d'une probable adaptation au cinéma par André Téchiné.

Cette intégration interroge quant aux réelles motivations de l'auteur, qui a coupé les ponts avec sa famille après la sortie du livre et a toujours indiqué son peu d'envie de retourner sur les terres de son enfance et de ses souffrances. Dans une interview accordée à *Télérama* fin juillet, Édouard Louis, qui n'a pas répondu à nos sollicitations, exprimait également sa phobie du monde scolaire : « *Je ressens une angoisse quand je mets les pieds dans une école ou dans une université, toujours, partout.* »

Fabrice Julien

Extrait de « **Mais quel est donc le problème du *Courrier Picard* avec les homosexuels ?** », site YAGG (Égalités des droits), 24/11/2014

<http://egalitedesdroits.yagg.com/2014/11/24/amiens-quel-est-le-probleme-du-courrier-picard-avec-les-homosexuels/>

Lorsqu'un Picard rencontre du succès, la presse locale s'en montre généralement plutôt fière : Jean-Pierre Pernaut, Cauet, Miss France, Emmanuel Macron... sont autant de gloires régionales qui n'ont pas été fortement ébréchées par le *Courrier Picard*. Mais lorsqu'Édouard Louis a connu un succès littéraire avec son roman « *Pour en finir avec Eddy Bellegueule* », il s'en est alors agi fort différemment. **Le *Courrier Picard* est le premier à publier un article incendiaire contre le jeune auteur.** Dans l'édition du 2 février 2014, Fabrice Julien et Gaël Rivallain entreprennent en effet de révéler « [Les deux visages d'Eddy Bellegueule](#) ». Pour ce faire, les deux journalistes du *Courrier Picard* sont allés à la rencontre de « sa famille et ceux qui l'ont côtoyé », pour comprendre « le malaise » que ce livre suscite en eux :

« À Hallencourt, la famille d'Eddy/Édouard, a cru s'étrangler à la lecture du récit [...] Nous ne sommes ni racistes ni homophobes, insiste sa sœur Mélanie. Nous n'avons découvert l'homosexualité d'Eddy qu'il n'y a deux ou trois ans et franchement, dans la famille, tout le monde s'en moque. »

Et **puisque la famille dit qu'il n'a jamais existé d'homophobie en son sein, on est prié de la croire** : fermez le ban ! Feignant volontairement d'ignorer qu'il s'agit d'un « roman », les journalistes Fabrice Julien et Gaël Rivallain font ensuite mine de s'étonner :

« **La vraie famille d'Édouard Louis n'a, à première vue, pas grand-chose à voir avec celle à la *Germinal*, misérable, inculte et vulgaire, décrite dans le roman.** Mélanie, la grande sœur âgée de 28 ans, titulaire d'un bac pro, prend soin de son fils Ulysse, sept mois, la dernière « merveille » de la famille. Andy, en troisième au collège de Longpréles-Corps-Saints (où Eddy Bellegueule a aussi fait ses humanités), et Candice, en seconde au lycée Boucher-de-Perthes d'Abbeville, poursuivent une scolarité normale. »

On ne voit pas bien en quoi la scolarisation des enfants de la famille a à voir avec le roman d'Édouard Louis, qui raconte l'homophobie dont un jeune garçon de la campagne picarde est victime tout au long de sa jeunesse. Andy et Candice, dont on se demande bien ce qu'ils viennent faire dans cet article, n'ont strictement aucun rapport avec les événements qui sont censés s'être déroulés dans le roman, et **Édouard Louis n'a jamais affirmé que lui ou ses frères et sœurs avaient été déscolarisés !**

Sans se rendre compte de leurs propres contradictions, les journalistes reprochent ensuite à l'auteur de ne pas « nommer dans son livre » le village dont il est issu, et dans le même temps de ne pas faire un portrait suffisamment fidèle de ce village. Avec cette règle, on condamne tout roman autobiographique, de Vallès à Proust en passant par Céline ou Benjamin Constant. [Le Nouvel Obs](#), sur la base du reportage du *Courrier Picard*, reprendra d'ailleurs une critique similaire. Édouard Louis répondra alors aux deux journaux en même temps :

« ces mensonges ne sont pas élaborés au hasard mais tendent au contraire à installer et conforter une certaine « critique » de mon livre, comme mensonger, raciste de classe, exagérateur en lui opposant les paroles, perçues forcément comme « vraies » et « sincères », du « peuple » – le fameux bon sens populaire, les « bons sauvages » – tel qu’il apparaît aux journalistes parisiens, ou même picards ou à d’autres encore ».

Le comble est atteint lorsque les deux journalistes ne remarquent même pas que l’« ami » d’Édouard qu’ils interrogent dans leur interview s’offusque de bien des accusations, mais surtout pas de celle d’homophobie, qui est pourtant la principale :

« **Oui, il a eu une enfance dure, mais à ce point là ?** », s’interroge, perplexe, l’un de ses anciens amis, qui souhaite garder l’anonymat. « **Ce qui me dérange, c’est qu’il associe sa classe sociale à l’alcoolisme, le chômage et le racisme**, alors que ce n’est pas le cas de tout le monde, bien évidemment.

Heureusement, parmi les quatre articles consacrés à Édouard Louis sur une pleine double page de cette édition du 2 février, il y en a tout de même un d’une demi-page, signé Philippe Lacoche, qui est positif. Mais ce petit encart peine à convaincre le lecteur, qui peut **lire sur une page et demie qu’Édouard Louis a, selon le *Courrier Picard*, trahi tout à la fois sa famille, ses amis, son village et sa région.**

Ce qui est particulièrement étonnant, c’est que **le *Courrier Picard* revient constamment à la charge : en mars 2014**, le journaliste Fabrice Julien (encore !) se demande : « [Que devient Édouard Louis ?](#) » et écrit un nouvel article à charge. Il s’étonne faussement : « A Hallencourt, charmant village de la Somme, les proches d’Eddy/Édouard n’ont plus de nouvelles de lui ». Comme Brassens dans la [Ballade des gens qui sont nés quelque part](#), on aurait envie de répondre à Fabrice Jullien au sujet de ce « charmant village » : « C’est vrai qu’ils sont plaisants, tous ces petits villages, tous ces bourgs, ces hameaux, ces lieux-dits,... ils n’ont qu’un seul point faible, c’est d’être habités ! »

Et le 1er août, le *Courrier Picard* meuble ses vacances... en remettant le couvert au sujet d’Édouard Louis ! Son tort serait, selon le journal, d’avoir obtenu un poste d’allocataire pour enseigner à l’université d’Amiens, « **alors qu’Édouard Louis n’est plus vraiment dans le besoin** ». Or on sait très bien que ces postes ne sont pas attribués sur critères sociaux : ce ne sont pas des bourses ! Fabrice Julien (toujours lui...) a une phrase très élégante : « Cette intégration interroge quant aux réelles motivations de l’auteur ». Comprenez : Édouard Louis ne pense qu’à ses sous. Mais si le *Courrier Picard* s’inquiète tant des « étudiants fauchés » comme il les appelle, il y a une solution simple : il n’a qu’à en embaucher davantage à la sortie de leurs études.

On pourrait penser qu’il ne s’agit là que d’une affaire « Édouard Louis ». En réalité, non : ce qui est reproché à Édouard Louis, c’est d’avoir pointé du doigt les problèmes d’homophobie, qui existent en Picardie comme ailleurs. La suite des articles publiés dans l’année sur l’homosexualité par l’édition d’Amiens du *Courrier Picard* le montre très clairement. (...)

Revenons à la littérature

Extrait de « Démultiplier les lignes de fuite », entretien avec Guillaume Renevey, Revue suisse 360, 12 mai 2014
<http://360.ch/blog/magazine/2014/05/des-mondes-privés-de-choix/>

Édouard Louis, pour replacer le cadre de « En finir avec Eddy Bellegueule », de quel genre littéraire s’agit-il ?

J’ai mis « roman » sur la couverture du livre pour plusieurs raisons, mais d’abord parce qu’il était très important pour moi de mettre en avant le travail littéraire que j’avais mené. C’était, si vous voulez, une façon de se prémunir contre un certain nombre de mécanismes propres au champ littéraire : je sais très bien que quand on écrit sur des milieux dominés, il est toujours beaucoup plus difficile de faire percevoir tout le travail littéraire qui est accompli. C’est ce que disait beaucoup Toni Morrison : *quand on écrit sur les noirs aux États-Unis, on vous accorde la subversion politique mais jamais la subversion littéraire*. Comme s’il y avait des thèmes plus universellement littéraires, plus évidemment littéraires (les classes dominantes) et d’autres qui le seraient moins, qui ne seraient que des histoires particulières (les classes dominées). Il y avait donc cette volonté-là. Il est vrai que lorsque l’on a commencé à m’interroger sur ce livre, je m’abritais beaucoup derrière l’étiquette de « roman ». Disant *de toute façon c’est un roman. Je suis libre d’écrire ce que je veux*. Mais en fait, tout ce que j’écris dans le livre, je l’ai vécu. Tout ce que je raconte dans le livre est vrai. Je me rends compte que c’est cela qui dérange beaucoup : d’essayer d’articuler cette problématique entre littérature et vérité, et de dire que c’est parce que c’est un travail *déconstruction* littéraire qu’il peut rendre compte de la vérité plus encore qu’un témoignage. C’est comme l’espace social présenté par Bourdieu dans *La Distinction* ou les idéaux-types de Max Weber : c’est par un travail de construction, de mise en forme, littéraire ou autre, qu’on arrive à voir des réalités qui échappent aux individus, à la perception spontanée. Donc si c’est la question, oui, mon livre est clairement un livre autobiographique.

Approchement avec trois auteurs « transfuges de classe » : Annie Ernaux, Dimitri Verhulst, Didier Eribon

« Après "Eddy Bellegueule" : en finir avec la honte sociale », Clémentine Baron, site Rue89, 25/02/2014
<http://rue89.nouvelobs.com/rue89-culture/2014/02/25/apres-eddy-bellequeule-finir-honte-sociale-250154>

Difficile de l’ignorer encore : dans *son « roman »*, qui n’en a que le nom, Édouard Louis raconte son enfance, lorsqu’il s’appelait Eddy Bellegueule et qu’il se faisait tabasser dans un couloir du collège sous le seul prétexte qu’il était efféminé, « une sale tantouze », « une gonzesse »...

Il a dû en faire du chemin pour devenir le jeune Parisien qu’il est aujourd’hui : étudiant à Normale Sup’, petit prodige de la littérature aux airs un peu snob et au verbe délicat.

Mais peut-on jamais renier ses origines ? Comme le dit le sociologue Didier Eribon, dans *Retour à Reims* (éd. Flammarion, octobre 2010) :

« Ce à quoi l’on a été arraché ou ce à quoi l’on a voulu s’arracher continue d’être partie intégrante de ce que l’on est. »

« Transfuges de classe »

C’est d’ailleurs à Didier Eribon qu’est dédié *En finir avec Eddy Bellegueule*, et ce n’est pas un hasard : leurs parcours semblent étrangement similaires. Lui aussi, homosexuel, élevé dans une famille ouvrière, a fui vers la grande ville, lieu de libération tant sexuelle qu’intellectuelle.

« Dans ma vie, en suivant le parcours typique du gay qui va vers la ville, s’inscrit dans de nouveaux réseaux de sociabilité, fait l’apprentissage de lui-même comme gay en découvrant le monde gay et en s’inventant comme gay à partir de cette découverte, j’ai en

même temps suivi un autre parcours, social cette fois : l'itinéraire de ceux que l'on désigne habituellement comme des "transfuges de classe".

Et je fus, à n'en pas douter, un "transfuge" dont le souci, plus ou moins permanent et plus ou moins conscient, aura été de mettre à distance sa classe d'origine, d'échapper au milieu social de son enfance et de son adolescence. [...] Pour m'inventer il me fallait avant tout me dissocier. »

Eribon comme Édouard Louis sont loin d'être les seuls « transfuges », à avoir choisi d'en parler. A tel point que le rejet de l'origine sociale est presque devenu un [topos](#) littéraire. Parfois, le contexte diffère un peu plus : il n'y aura pas forcément cette double infériorisation ressentie par le fait d'être issu d'un milieu modeste ET homosexuel, mais on peut aisément regrouper un corpus d'une poignée d'auteurs dont les œuvres tournent autour de ces thèmes.

Les codes de la pauvreté

Par exemple, *La Merditude des choses*, de Dimitri Verhulst – éd. Denoël, 2011 – (ou son adaptation cinématographique par Felix Van Groeningen), se rapproche singulièrement du roman d'Édouard Louis. Même ambiance crasseuse et imbibée, même accumulation de scènes qu'on pourrait qualifier de pittoresques : les bastons à la sortie des bars ; les WC sans porte, ou encore les repas de fin de mois où l'on « mange du lait »... La pauvreté a ses codes et ils sont universels.

Pourtant le ton diffère radicalement. Quand Édouard Louis montre sans hésiter son dégoût, Verhulst choisit de verser dans le tragi-comique. Il s'inclut systématiquement dans le groupe qu'il décrit et revendique la fierté de son appartenance. La fierté plutôt que la honte. Rire plutôt que de pleurer.

Comme son successeur, il finit par fuir son village ; et comme son successeur, écrire la misère sociale devient un moyen de la dénoncer. Le roman d'Édouard Louis se situe quelque part entre la crudité de « La Merditude des choses » et le misérabilisme parfois reproché aux textes d'Annie Ernaux. Édouard Louis :

« Si parler de la misère c'est être misérabiliste, alors oui je suis misérabiliste, et dans ce cas, je l'assume et le revendique complètement. »

Les deux auteurs évoquent les mêmes thèmes, mais le ton du jeune homme est plus agressif que celui de son aînée. En comparaison, le passé qu'elle décrit paraît presque tranquille, mais le souvenir n'en est pas moins rongé par la honte. Une honte sociale qui s'installe sournoisement et ne se déloge plus.

« Venger sa race » en écrivant

Annie Ernaux nous explique que cela commence avec l'école et la lecture : ces ouvertures sur le monde des dominés qui font soudainement prendre conscience de la différence et penser que son propre monde n'est pas « bien », pas « conforme ». Une honte de classe de plus en plus intenable qui la poussera, elle aussi, à fuir.

Quand elle décide d'écrire sur ses origines, elle ne semble pas garder de rancune, mais plutôt chercher à comprendre et à montrer la réalité telle qu'elle est. Au-delà de cette apparente simplicité, celle qui affirme vouloir « venger sa race » en écrivant se trouve aux prises avec le concept d'« habitus », ces déterminismes incontrôlables qui font que les classes dominantes seules ont accès à la lecture. A qui s'adresse-t-on alors ?

Didier Eribon se trouve dans le même cas, regrettant que ceux à qui ses livres sont destinés ne les lisent probablement pas :

« On parle rarement des milieux ouvriers, mais quand on en parle, c'est le plus souvent parce qu'on en est sorti, et pour dire qu'on en est sorti et qu'on est heureux d'en être sorti, ce qui réinstalle l'illégitimité sociale de ceux dont on parle au moment où l'on veut parler d'eux, précisément pour dénoncer le statut d'illégitimité sociale auquel ils sont inlassablement renvoyés. »

Comment parler « la langue des dominés »

Comment contourner ce paradoxe ? Peut-être par le choix d'une forme littéraire, d'un style approprié. Dans *Retour à Yvetot* (2013), Annie Ernaux exprime les contradictions qu'elle a ressenties dans l'écriture :

« Depuis le début, j'ai été prise dans une tension, un déchirement même entre la langue littéraire, celle que j'ai étudiée, aimée, et la langue d'origine, la langue de la maison, de mes parents, la langue des dominés, celle dont j'ai eu honte ensuite, mais qui restera toujours en moi-même. Tout au fond, la question est : comment en écrivant, ne pas trahir le monde dont je suis issue ? »

Après des débuts plus agressifs (*Les Armoires vides*, 1974), elle s'est progressivement tournée vers une écriture neutre, « plate » selon son terme, qui lui permettait d'évacuer tout jugement de valeur :

« Je me tiens au plus près des mots et des phrases entendus, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ces formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécu mon père, où j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre. »

Les conséquences de son texte

Cet usage de l'italique se retrouve dans le texte d'Édouard Louis, mais le parler populaire, s'y trouve apposé à un langage particulièrement soutenu. Cet effet de contraste entre les deux niveaux de langage donne parfois au roman des allures de dictionnaire. Dès lors, ne bascule-t-on pas dans cette complicité avec le lecteur bourgeois décriée par Ernaux ?

« Le style que j'ai travaillé – et je ne pense pas qu'il soit si compliqué –, me permettait de présenter les choses d'une certaine manière », se défend le jeune Parisien :

« Je voulais que le travail d'écriture montre que ce ne sont pas les individus qui parlent, mais que les individus sont parlés par des discours qui les dépassent. Transmettre ce message-là, c'était mettre en place un dispositif littéraire particulier. »

Pour lui, la question n'est pas tant de savoir à qui l'on s'adresse, mais plutôt quelles conséquences aura le texte :

« En effet, la littérature n'est pas lue par les classes populaires à qui on voudrait s'adresser. C'est un paradoxe presque indépassable. Pourtant, je pense que les livres de Bourdieu, par exemple, ont eu des conséquences même sur ceux qui ne les ont pas lus. Parce qu'ils font exister des modes de perception, des façons de penser qui font voir des choses. J'espère reproduire cela d'une certaine manière. »

Celui qui n'a pas pardonné

Question de contexte ? De génération ? Une colère pas encore apaisée ? Quoi qu'il en soit, la comparaison avec ses pairs fait immédiatement ressortir la violence du récit d'Édouard Louis. Didier Eribon, Annie Ernaux et même Dimitri Verhulst ont fait la paix avec leurs origines sociales. Ils sont retournés à Reims ou Yvetot, ils en ont tiré de nouveaux livres. Édouard Louis n'en est pas là. A peine entamée la fuite, il n'envisage pas le retour à Hallencourt (Somme) :

« Je ne sais pas si je pourrais revenir, car pour revenir il faut avoir été là et d'une certaine manière, j'ai l'impression de n'avoir jamais vraiment été là, d'avoir toujours été en décalage... Pour l'instant je suis plutôt dans une politique inverse, une politique de la fuite. »

Une fuite totalement assumée et même revendiquée comme un idéal révolutionnaire, associé à tort à la lâcheté :

« Comme disait Deleuze, quand on fuit, on fait fuir le système avec soi. Fuir c'est le moyen de constituer les armes. La fuite est belle. » L'histoire de sa fuite en tous cas est belle, sublimée par le roman, en dépit des reproches qu'on a pu lui adresser : un manque de recul certain, peut-être un manque de maturité, un regard sans concession qui frise la caricature. Pourtant, « En finir avec Eddy Bellegueule » est beau comme peut l'être un cri.

A LIRE

Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, éd. Seuil, 2014.

Dimitri Verhulst, *La Merditude des choses*, éd. Denoël, 2011.

Didier Eribon, *Retour à Reims*, éd. Fayard, 2009.

Didier Eribon, *La Société comme verdict*, éd. Fayard, 2013.

Annie Ernaux, *Les Armoires vides*, éd. Gallimard, 1974.

Annie Ernaux, *La Honte*, éd. Gallimard, 1997.

Annie Ernaux, *La Place*, éd. Gallimard, 1983.

Annie Ernaux, *Retour à Yvetot*, éd. Du Mauconduit, 2013.

« **Mettre hors de cause** », entretien sur la littérature, *Entretien pour le site de la revue Ballast*, 22 janvier 2015

<http://www.revue-ballast.fr/edouard-louis-mon-livre-rend-justice-aux-domines/>

Édouard Louis est entré en littérature avec fracas, c'est le moins que l'on puisse dire. Son roman, En finir avec Eddy Bellegueule, raconte sa jeunesse dans un village de Picardie. Homosexuel et fils du sous-prolétariat, Louis retrace, la plume dépouillée et empreinte de sociologie, le rejet brutal qu'il eut à subir. Son livre, vendu à 200 000 exemplaires et traduit en plusieurs langues, a fait l'objet de tant d'éloges qu'il est inutile d'y revenir – penchons-nous, après avoir interrogé le processus d'écriture, le style ou encore la responsabilité de la littérature, sur les crispations, les malentendus et les critiques, parfois violentes, qu'il suscita : pourquoi l'a-t-on accusé de donner une image déplorable des classes populaires ? Nous avons rencontré cet auteur de 22 ans autour d'un café et d'une eau gazeuse. L'entretien a duré près de trois heures.

Vous avez fait savoir qu'il existe quinze ou seize versions de votre roman et qu'il vous a fallu plusieurs années pour l'écrire. Quel a été le processus d'écriture ?

C'était un travail de très longue haleine. C'est toujours le cas lorsqu'on écrit : la première version n'est jamais la bonne. Il faut, comme disait Beckett, rater, rater encore, rater mieux. Je parlais avec, comme point de départ de mon écriture, l'envie ou le besoin, sûrement les deux, d'écrire sur mon enfance et plus particulièrement sur le monde qu'avait été celui de mon enfance — à savoir ce monde de pauvreté, d'exclusion sociale, ce monde de ceux qui au siècle dernier auraient été ouvriers mais sont aujourd'hui sans travail, dans les zones reléguées, les espaces invisibles. Mais il ne suffit pas de vivre pour écrire. Il fallait constituer ce que j'avais vécu comme tout un ensemble de problèmes, de choses dicibles, explicables, interrogeables. C'est en écrivant, et dans le travail d'écriture que j'ai découvert mon enfance. Il y avait beaucoup de choses que j'avais vécues et senties, mais d'une certaine manière sans me rendre compte qu'elles constituaient des expériences déterminantes et qu'elles étaient, en même temps, des expériences qui en disaient beaucoup sur ce qui fait une vie : la famille, la violence, le désir, etc. Des lecteurs m'ont souvent écrit — et j'en étais bouleversé — après la parution d'*En finir avec Eddy Bellegueule* pour me dire : « Ce que vous avez écrit, je l'ai vécu mais je l'avais enfoui, refoulé, fait taire, renvoyé dans mon inconscient ». Je me demande si c'était vraiment des choses refoulées ou si ce n'était pas tout simplement qu'elles n'étaient pas problématisées, vous voyez, et pas vécues comme des expériences en tant que telles. Que c'est moins qu'elles avaient été refoulées que non nommées. Et je crois que c'est une des possibilités de la pensée, de la littérature ou de l'art, cette possibilité de donner conscience que la vie a été beaucoup plus épaisse et plus riche d'expériences — bonnes ou mauvaises —, parce qu'elle permet tout à coup de mettre à jour des expériences auxquelles nous n'avions pas donné de nom, et donc pas d'existence réelle.

Il y a un exemple que je prends souvent parce qu'il me semble à la fois simple et profond, c'est celui des femmes qui, dans le village que je décris dans *Eddy Bellegueule*, disent, et me disaient : « J'ai arrêté l'école à seize ans parce que je suis tombée enceinte, et j'aimais pas l'école. » Cette phrase, qui dans mon enfance n'était qu'une phrase et qu'un constat, est devenue, par le travail littéraire, un sujet de questionnements pour moi. Ce n'était plus simplement un enchaînement de mots ou de sons mais une phrase qui révélait à elle seule tout un système d'exclusion, de domination masculine, de reproduction sociale. Ces femmes, qui pensaient que tomber enceinte avait été une cause, ne voyaient pas que c'était en fait une conséquence : le fait d'être une femme née dans un milieu pauvre les prédestinaient (pas toutes mais une partie) à cette vie. Mais il faut beaucoup de temps, il m'en a fallu beaucoup, avant de pouvoir écrire cette phrase dans un livre, « J'ai arrêté l'école à seize ans parce que je suis tombée enceinte, et j'aimais pas l'école ». Déjà, il faut se rendre compte qu'elle est une phrase qui mérite d'être écrite. Une phrase qui dit plus qu'elle ne dit. Et le travail d'écriture a été ça, ce cheminement pour retrouver l'expérience, en quelque sorte l'expérience perdue, parce qu'elle n'était pas interrogée, problématisée.

L'autre problème dans l'écriture, qui découle directement de celui-là, était la forme à trouver. Pour dire des choses nouvelles il faut trouver une nouvelle forme. Et c'est après un long travail que j'ai eu l'idée de mêler différents niveaux de langage dans le livre, et de placer au cœur de mon écriture une recherche sur le langage populaire, celui de ce monde que je voulais écrire, de dire ses mots. L'autre difficulté, quand on écrit, c'est de ne pas chercher à faire de la littérature, c'est-à-dire ne pas chercher à se conformer à l'image donnée de la littérature. Souvent les gens qu'on rencontre ont des choses formidables à raconter : écouter les gens au café ou dans la rue (bien sûr ça ne suffit pas, il faut en plus de la recherche et du travail), c'est un point de départ, et dès qu'ils se mettent à écrire, ils sont comme saisis par une image de la littérature, ils veulent correspondre à ce qu'ils pensent être la littérature, et tout ce qu'ils peuvent avoir de si beau, de si drôle, de si violent à raconter disparaît parce qu'ils l'excluent de l'image qu'ils ont de la littérature. On produit une œuvre littéraire le jour où on arrête de se dire qu'il faut faire de la littérature.

Vous mentionnez la forme. Duras revient souvent dans vos propos, lorsqu'on vous interroge sur votre style. Vous contestez la notion « d'écriture blanche » et dénoncez même une « idéologie du style ». Nous aimerions vous soumettre une phrase de Céline, qui va justement à l'encontre de ce que dit Duras : « L'histoire, mon Dieu, elle est très accessoire. C'est le style qui est intéressant. Les peintres se sont débarrassés du sujet, une cruche, ou un pot, ou une pomme, ou n'importe quoi, c'est la façon de le rendre qui compte. »

Le meilleur moyen de rendre hommage à Céline, qui a écrit de si grands livres, c'est de ne pas répéter ce qu'il disait. De la même manière qu'il dit « les peintres se sont débarrassés du sujet », je crois qu'il faut dire aujourd'hui : « Les écrivains se débarrassent de la mythologie du style ». Le problème dans ces propos de Céline, qui sont aussi les propos les plus courants quand on parle de littérature, c'est de constituer ce style comme premier, comme genèse de l'œuvre. Je crois qu'au

commencement il y a des idées, des pensées, des façons différentes de voir le monde, ou des désirs de montrer des mondes qui jusque-là n'étaient pas présents dans la littérature. Ce qui encore une fois produit une écriture différente, bien sûr, mais — pardon si je me répète — dire des choses différentes, c'est nécessairement les dire autrement, avec une écriture différente qui permettrait de déplacer les perceptions, de dire l'invisible. William Faulkner a donné à entendre les voix des populations du sud des États-Unis en proposant une façon d'écrire tout à fait nouvelle, qui permettait d'entendre ces voix comme jamais auparavant on ne les avait entendues. Mais si les livres de Faulkner s'étaient résumés à des exercices de style, qui aurait envie de lire ça ? Pas moi, en tout cas.

Par ailleurs, quand on dit « écriture blanche », c'est à dire qui ne serait pas « construite », qui serait « en dessous de la littérature », on se conforme à une image ancienne de la construction. Céline évoque la peinture : quand l'art contemporain a produit les monochromes, des œuvres sur des cartons, comme peut le faire Thomas Hirschhorn, on a beaucoup dit que c'était non construit. Précisément parce que la révolution qui a eu lieu dans l'art contemporain a donné une nouvelle définition de ce que construire voulait dire.

Le fait qu'il y ait de plus en plus de transfuges, c'est-à-dire de personnes venant des classes populaires, qui accèdent à l'écriture est, je crois, une opportunité historique de renouveler la littérature. Avant, les écrivains étaient presque uniquement des enfants de la bourgeoisie ; aujourd'hui, il y a tout un tas de gens qui écrivent et qui avant ne l'auraient jamais fait — état de la société oblige, il y a cinquante ans, ils n'auraient pas pu : ils seraient allés à l'usine, à l'atelier ou je ne sais encore où... Et ces gens arrivent dans un monde auquel avant ils n'avaient pas accès, avec des choses à dire, des histoires, justement, nouvelles. Et donc des langages nouveaux. On le voit avec toute la littérature d'écrivains afro-américains aux États-Unis, comme Chimamanda Ngozi Adichie, ou latino-américains, comme Justin Torres. Ce qui ne veut pas dire qu'un enfant de la bourgeoisie ne peut plus écrire de grand livre, évidemment, mais même s'il voulait faire tout à fait autre chose, il serait obligé de prendre conscience de ce qu'a bouleversé l'arrivée de nouveaux types d'écrivains, avec des passés très différents. Souvent, on pense les transfuges dans ce qu'ils recèlent de négatif : la dépossession, la honte, les traumas, mais il y a aussi un foyer de chamboulement de beaucoup de choses, dont la littérature.

Vous vous êtes revendiqué de l'héritage de Sartre. Il a écrit dans *Qu'est-ce que la littérature ?* que l'écrivain engagé sait que « la parole est action ». C'est ce qui vous parle, chez lui ?

Oui. Cette implication dans la société et le fait d'essayer de donner une vision différente du monde social, qui ne ferait pas pléonasmes avec le monde. C'est une écriture engagée, pénétrée de pensées, d'attachement à ce qui se présente comme évident : elle ne se contente pas de reproduire le monde tel qu'il est. Cela me fait penser à ce qu'il se passe avec Houellebecq et son livre *Soumission*, aux débats posés...

... Nous allions justement y venir.

On pose souvent la question : peut-on faire une grande œuvre littéraire qui soit raciste ? C'est une question qu'on pose beaucoup, et d'ailleurs, la plupart du temps, à propos de quelques œuvres de Céline. Mais ce qu'on oublie d'interroger là-dedans, l'impensé, c'est la notion de littérature. La littérature ne peut pas être raciste. Autrement, que dit-on ? « Il a une écriture ! » Mais la littérature ce n'est pas ça, en tout cas moi je n'ai pas envie que ce le soit. Et on en revient à la vieille mythologie de la littérature : je n'ai pas envie de lire un livre qui serait raciste, même si il est prétendument « bien écrit ». Qui a envie de lire ça à part pour un essai sur le sujet ? Je ne prétends pas qu'on ne peut pas écrire de belles choses, de beaux passages dans un roman raciste, je dis que ça ne suffit pas, et même qu'au regard de ce que cela peut produire de violence, ça n'en vaut pas le prix. Il faudrait à la limite se saisir de la rationalité économique en terme de « coût » dans ce type de réflexion sur la littérature, et se demander : est-ce que quelques phrases bien écrites, une écriture originale, valent la perpétuation de la violence, la perpétuation des fantasmes racistes ? Il est clair que non, et c'est pour cela que la littérature ne peut pas être raciste.

Sartre engageait la notion de responsabilité. Houellebecq, au contraire, invoque son irresponsabilité. Il estime qu'un roman n'a jamais changé l'Histoire donc qu'il n'a pas les mêmes obligations qu'un essai, qu'un texte de « pensée pure ».

Je crois que ce n'est pas vrai. La littérature, et les œuvres en général, ont un grand pouvoir de transformation sur le monde social. La vie d'une personne noire, même dans ses aspects les plus quotidiens, ne serait pas la même sans James Baldwin, Toni Morrison ou Édouard Glissant. Il faut considérer la société comme un espace où des discours, les possibilités et les façons de penser le monde coexistent et s'affrontent, sous des modalités différentes : la politique, la littérature, l'art, les mouvements de grève, la conversation. Je ne place pas de hiérarchie là-dedans, la littérature joue le même rôle qu'un mouvement social. Elle est donc très importante. La politique, ce n'est pas gagner une élection, c'est faire exister une parole. La littérature en est une forme possible. Mais s'il s'agit de ne pas penser, d'être irresponsable, d'écrire, simplement, sans penser à ce que l'on écrit, on se fait le porte-parole du sens commun, on se fait le sténographe de la violence du monde. C'est aussi l'un des pièges en littérature. Beaucoup d'écrivains disent : « Je m'éloigne de la théorie, de la pensée, je ne veux pas penser, je veux dire le vécu, je veux dire l'émotion, je ne veux pas comprendre, etc. » Mais si on refuse de s'interroger, on devient le relais des pulsions, et donc des pulsions les plus mauvaises qui agitent la société.

D'ailleurs, c'est un principe d'opposition qui n'est pas présent que dans la littérature. Quand j'étais enfant j'entendais : « Lui, il n'est pas cultivé, mais il a une grande sensibilité. » Est-ce que la souffrance ne passe pas par une forme de savoir ? C'est ce que j'ai voulu traduire dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, ainsi que dans le roman que je suis en train d'écrire, et qui s'appellera *Histoire de la violence*. L'émotion ne peut être poussée jusqu'à son niveau le plus élevé que par la connaissance. On doit apprendre à souffrir. Si vous croisez une personne, disons, c'est un exemple, d'origine algérienne dans la rue, ou, je ne sais pas, pour prendre un autre exemple, un transsexuel, ou une personne noire, vous vous direz : c'est un transsexuel. C'est une personne noire. C'est un fils d'algérien ou un Algérien lui-même.

Mais si vous réfléchissez, si vous problématisez, à partir du savoir, ce qu'a été l'histoire des personnes algériennes en France, l'histoire des foyers Sonacotra, l'histoire de la colonisation, des Noirs, l'esclavagisme, la ségrégation, les attaques racistes répétées, l'exclusion, encore aujourd'hui, l'histoire de l'homophobie, de toutes les vies qu'elle a détruites, alors vous pourrez voir la souffrance... que vous n'auriez pas vu sans la connaissance. Il n'y a donc pas l'un d'un côté et l'autre de l'autre côté. Je ne dis pas qu'on ne souffre pas ou qu'on n'éprouve pas d'affects sans connaissance, je dis qu'elle permet de la pousser à son niveau d'exigence le plus haut. L'opposition entre la pensée et les affects n'est pas viable. Et c'est à partir de cette souffrance et de l'intolérable qu'elle représente que l'on peut se révolter. Et écrire, par exemple.

N'y a-t-il pas un malentendu autour de votre livre ? Vous avez dit et redit vouloir mettre en lumière les invisibles et les « petits », placer sur le devant de la scène « la France dominée et exclue », celle dont on ne parle jamais, mais certains ont déclaré que vous moquiez, au contraire, cette France, que vous la rabaisiez, la rendiez méprisante. Comment entendre ce quiproquo ?

Les gens qui me reprochent le racisme de classe sont ceux qui projettent leur propre racisme de classe inconscient sur mon livre. Mon livre a été écrit pour rendre justice aux dominés, il n'y a pas une phrase de mépris de ma part. Un jour quelqu'un m'a dit : « C'est méprisant de dire dans votre livre que telle personne se saoule tous les jours ou de montrer que des personnes savent pas construire « correctement » une phrase ». Mais c'est la personne qui m'a dit ça qui trouve ce genre de choses méprisables, pas moi. Au contraire, tout au long du livre j'essaie de comprendre les comportements et, même pour les plus violents d'entre eux, de les excuser — non pas au sens du pardon, ce n'est pas la question, mais au sens de mettre « hors de cause », c'est-à-dire de montrer que les causes des comportements ne se trouvent pas dans les individus. Ce qui est très compliqué, c'est que souvent, dans le vocabulaire politique, cette tentative de comprendre est associée à une sorte d'éloge de la violence — ou plutôt d'indifférence à celle-ci.

En essayant de comprendre un geste très violent, ce qu'ont par exemple fait certaines personnes en écrivant des articles sur l'enfance des frères Kouachi, qui ont commis les meurtres horribles que l'on sait, à Charlie Hebdo. Automatiquement, on a dit aux personnes qui avaient posté ou écrit ces articles, il suffit de voir les commentaires : « Mais ça n'excuse rien ! » Comme si comprendre voulait dire amoindrir la violence et, après tout, y être plus ou moins indifférent. Au contraire, la seule possibilité de défaire la violence, comme celle décrite dans *En finir avec Eddy Bellegueule* (qui n'est bien sûr pas comparable à Charlie Hebdo), est d'en faire l'histoire et d'en trouver les causes. Et comme le dit Geoffroy de Lagasnerie, ne pas élaborer une réponse à partir des effets de cette violence, mais à partir de ses causes. L'enjeu, qui est très ambitieux, serait de parvenir à une reformulation globale de la politique afin de détacher l'effort de compréhension de la justification, ou de l'indifférence, qu'on lui accole spontanément.

Je ne fais pas l'éloge des classes populaires. Parce que, et ça découle de ce que je viens d'essayer de dire, comprendre et mettre « hors de cause », quelqu'un ne veut pas dire aimer ou faire l'éloge de cette personne. On peut se battre pour une classe sans en faire l'éloge. Je me bats contre la domination de classe, j'écris contre elle, du moins je m'y efforce. Je n'écris par parce que j'aime les dominés plus que les autres, j'écris parce que je déteste la domination. Je pense, pour prendre un autre exemple, qu'il est nécessaire de dénoncer les conditions de vie dans les prisons (j'en ai parlé dans *Eddy Bellegueule*) et, pourtant, je n'aurais pas envie de dîner tous les soirs avec les prisonniers que je défendrais. Tout ce passe comme s'il fallait que les classes populaires méritent qu'on se batte contre les conditions qui lui sont faites. Au fond, est-ce que ce n'est pas l'idéologie méritocratique qui s'exprime quand on dit ça ? Il ne faudrait pas dire qu'il y a de la violence dans les classes populaires, sinon elles ne mériteraient plus que l'on se batte pour, et jusque dans une certaine mesure, avec elles. Je peux tout à fait dire que je défends une personne sans être d'accord avec elle, ou sans l'aimer, ou sans défendre ses valeurs. Je tente de me défaire de ces croyances quand j'écris.

Ce qui a pu mettre mal à l'aise un certain nombre de personnes est qu'il existe assez peu de productions littéraires et artistiques mettant en scène les milieux défavorisés. Et lorsqu'il arrive qu'on en parle, comme votre livre, cela montre encore leur face sombre et coïncide avec l'arrogance que l'on entend en permanence, chez les plus aisés, à l'endroit des « beaufs » et des « Dupont-Lajoie ».

Il n'y a pas que ça dans *Eddy Bellegueule*. J'y restitue la complexité des individus. Je ne cesse de dire dans le livre que ma mère m'encourage, me pousse à faire des études, que mon père est fier de son fils... Je relate une scène où mon père prend la défense d'un homosexuel agressé par une bande de garçons, j'explique que son meilleur ami était arabe. Le livre est traversé par ça mais les lecteurs dont vous parlez le voient moins. Je pose la question : pourquoi ? D'ailleurs, les classes populaires elles-mêmes ne font pas l'éloge des classes populaires : ils savent que la vie y est dure. C'est une perception bourgeoise, ça. Ils n'arrêtent pas de dire à leurs enfants : « Pars d'ici, fais autre chose. » Ce que mes parents me disaient. Ils sont les plus critiques sur cette vie. Ils répètent « Ne fais pas comme nous, ne reproduis pas notre vie ». Dans mon parcours de transfuge homosexuel, la bourgeoisie m'a sauvé la vie, au moins une partie de la bourgeoisie, dont la littérature qu'elle produit et à laquelle j'ai pu m'identifier. Elle m'a fait comprendre que ma vie était pensable, vivable, et ce n'est pas non plus pour ça que je ne trouve pas la bourgeoisie souvent violente. Quand Marx affirme que la bourgeoisie a fait la Révolution française, il ne dit pas que la bourgeoisie était formidable (d'ailleurs il ne le dit pas non plus du prolétariat).

Et si l'on voulait parler des valeurs que je garde du prolétariat, l'une d'elle, et sûrement la plus importante pour moi, est un certain rapport à la politique. Il y a une sorte de rage dans le rapport à la politique, dans les milieux dominés. Quand j'étais petit, on répétait tout le temps, c'était une sorte de topique : « Au moins sous Mitterrand on avait un beefsteak dans l'assiette. » On disait tout le temps ça, moi compris. J'avais deux ou trois ans quand Mitterrand est mort et pourtant je le disais. Et même si le mitterrandisme n'a pas été un âge d'or pour les classes populaires et qu'on pourrait faire l'histoire des réformes qui leur ont été défavorables, ce qu'on peut dégager de cet énoncé, c'est qu'il existe, dans les classes populaires, un rapport presque vital à la politique. Que j'ai gardé. C'est ce qui m'a marqué quand je suis arrivé à Paris : la politique, c'est vrai, a finalement peu d'emprise sur la bourgeoisie.

Vous pouvez vous plaindre d'un gouvernement de droite ou de gauche quand vous êtes bourgeois, mais la plupart du temps, sauf en situations très particulières, ça ne change pas profondément votre vie, ça ne vous empêche pas de manger. Je peux le dire de moi aujourd'hui. Quand j'étais petit, la politique changeait tout : comment se nourrir, comment se chauffer. C'est une des choses qui m'a le plus marqué. On parlait des APL, du RMI, tous ces acronymes étaient des événements mythiques qui bouleversaient le quotidien. À l'inverse, la bourgeoisie, puisque son capital économique et culturel la protège en grande partie des variations politiques, défend la plupart du temps (dans ses institutions, comme l'ENS, l'ENA, Sciences po, ainsi que dans ses universités) une vision de la politique comme communication et échange : c'est la vision habermassienne, qui revient à une sorte de dévitalisation de la politique. Je l'ai vu en arrivant à Paris. Quand vous êtes privilégié, la politique est un plus, que vous le vouliez ou non, c'est une question de conditions matérielles d'existence. C'est une activité qui s'ajoute au reste. C'est un exercice de style.

Orwell mettait en avant l'idée de common decency, c'est-à-dire de « décence ordinaire ». Il estime qu'on la trouverait bien plus présente chez tous ceux qui n'appartiennent pas à la bourgeoisie et à la classe dominante. Qu'en pensez-vous ?

Est-ce que les individus ne méritent pas plus que la décence ? Je serais d'accord avec Orwell pour dire que les classes populaires détiennent une façon spécifique et radicale de faire de la politique, même si elles n'en sont pas forcément conscientes. Mais il faut récuser la mythification des classes populaires, qui n'est rien d'autre que le prolongement du mythe colonialiste du « bon sauvage ». Radicaliser au maximum une analyse de la domination nous pousserait à voir que cette domination est si forte sur les classes populaires qu'elle les produit. La plupart du temps, elles n'essayent pas d'y résister puisque la domination détruit aussi une grande partie de la volonté de résister — ce qui fait que les dominés partagent avec les dominants un grand nombre de valeurs. Faire l'apologie des dominés reviendrait immanquablement à faire l'apologie des dominants et de la domination.

Vous avez refusé un certain nombre de médias grand public, de talk-shows. Est-ce parce que vous craigniez la « fascination bourgeoise », ce sont vos mots, que votre livre a pu susciter ?

Non. Je ne me soucie pas vraiment de la réception, de comment on va utiliser mes paroles, sinon on ne dit plus ce que l'on veut dire. Mais certaines émissions de télévision imposent des censures, leurs questions conditionnent vos réponses, et précisément, il s'agit moins de craindre l'utilisation d'un propos que d'être empêché de délivrer ce propos. Je voulais éviter ça.

Au regard des crispations et des incompréhensions que votre roman a pu susciter, vous êtes vous dit, à un moment, que vous l'écrieriez différemment, aujourd'hui ?

Ce n'était pas la majorité des réactions. Et même si ça l'avait été, je l'écrirais, pour les mêmes raisons que je viens d'énoncer. Je l'écrirai mieux, c'est tout. C'était même rassurant qu'un livre ne fasse pas corps avec l'ordre social et suscite des réactions. Je n'étais pas non plus d'accord quand on me disait que Eddy Bellegueule était le récit d'un enfant formidable, unique, extraordinaire, qui fuit son milieu car il est différent. Il y a, comme ça, des fictions sur lesquelles repose la reproduction, comme celle du mythe de l'enfant différent et toujours/déjà meilleur que les autres, plus intelligent, etc. C'est étrange, quand vous écrivez contre quelque chose, vous êtes souvent ramené à cette chose... C'est ce que Foucault montrait au début de *l'Archéologie du savoir* : les discours différents, une fois délivrés, sont ramenés à de l'ancien, à d'anciens discours, précisément contre lesquels ils ont été produits.

J'ai montré au contraire qu'Eddy Bellegueule était un enfant comme les autres, et qu'il ne voulait pas partir. Il était un enfant raciste, il n'aimait pas les livres, comme dans son milieu. Et que sa trajectoire et son émancipation se sont presque faites, tout au début, contre lui, contre sa volonté, parce qu'il n'a pas d'autre choix que de partir. Ce mythe de l'enfant prodige structure une partie de la littérature sur le sujet, comme dans Anton Reiser ou même dans Billy Elliot. J'avais écrit mon premier roman contre cette lecture, pour proposer une autre analyse de ce qu'est un transfuge. Bien sûr, je crois que la reproduction sociale se fait à partir du capital économique, culturel etc., comme Bourdieu le montre, mais je crois aussi que ces fictions, dans les discours, participent beaucoup de la reproduction. En disant aux gens : Eddy Bellegueule était un enfant prodige, un transfuge est une personne différente depuis/avant sa naissance, alors vous faites du transfuge un objet de contemplation et de fascination. On dit aux lecteurs : « Pas vous ! Regardez comme le transfuge est exceptionnel, comme il est un individu exceptionnel. » Et on les tient à distance. J'ai voulu écrire la vie d'un transfuge qui serait un récit qui pousserait non pas à la contemplation mais à l'action.

Bourdieu semble omniprésent dans votre réflexion. La question va être trop vaste donc réduisons-la : s'il n'y avait qu'un pan de sa pensée à retenir, pour vous, en guise de levier ?

Quand j'ai lu Bourdieu, j'ai été ému. Ce qui m'a frappé, c'était cette analyse de la domination qu'il a poussée très loin. Et parce que j'ai tout de suite vu dans cette analyse la possibilité d'une émancipation. C'est le constat de la domination qui libère, pas la fiction d'une liberté fondamentale. Dans *l'Histoire*, ce qui a libéré le plus d'individus, c'est le constat de la domination : le mouvement féministe qui disait : les femmes sont dominées, et cette analyse constituait le point de départ de l'invention de soi. Et je crois qu'il est important de saisir la grandeur de ce geste. Je ne sais pas pourquoi, on a toujours envie de sauver la liberté et de dire en dernier recours que l'homme est libre, même si on a poussé au plus loin l'analyse des déterminismes, comme Sartre, comme si de dire le contraire était trop insupportable, inacceptable. J'explique dans *Eddy Bellegueule* que lorsqu'Eddy est battu tous les jours au collège par deux garçons, l'une des choses les plus difficiles pour lui est d'aller voir quelqu'un, un adulte, et de lui dire : on me frappe, je suis dominé. Si bien qu'Eddy préfère protéger les deux garçons, et se faire l'agent le plus efficace de la dissimulation de ce qu'ils lui font. Comme si dire « Je suis dominé » avait quelque chose d'intolérable pour l'individu. Bourdieu a fait cette chose très rare : il a poussé jusqu'au bout l'analyse de l'individu comme fondé dans et par la domination — il avait compris que c'était là la condition de l'arrachement à la domination.

Votre mère avouait qu'elle hésitait entre la gauche et le FN, mais que le second était le seul parti politique à parler la langue des gens comme elle, des « petits », comme elle disait. N'a-t-elle pas, par cette seule phrase, mis en évidence un des graves problèmes des mouvements d'émancipation ?

Une grande partie de la gauche a abandonné les classes populaires en ne parlant plus, à partir des années 1980, de la domination, des classes, des inégalités. C'est « la révolution conservatrice ». En mettant de côté ces manières de penser la société, ils ont laissé d'autres types de pulsions sociales prendre une place plus importante, comme le racisme. C'est ce qu'on constate avec l'incroyable percée du Front National. En même temps, sur le plan historique, ce que montre ce passage d'une hégémonie de la gauche au vote massif pour le Front national, c'est la malléabilité des individus. Comment a-t-on pu vivre une telle transformation, aussi rapide, à la fin du XXe siècle en France ? C'est la preuve qu'en changeant les institutions — ici, les partis — les structures, les individus changent. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait un habitus, qu'il y ait un passé inscrit dans les corps.

Prenez *La Civilisation des mœurs* de Norbert Elias. Il explique comment on a, peu à peu, depuis le Moyen âge, « civilisé » (il précise que c'est la société elle-même qui s'est attribuée ce terme, il n'y met lui aucune connotation particulière), les façons de parler, les manières de table, les façons de s'adresser à l'autre, etc., des choses aussi simples que manger avec une fourchette plutôt qu'avec les doigts, tous ces codes. Et ce qu'on ne dit jamais à propos de ce livre, c'est qu'Elias explique que lorsque la société adopte ces nouvelles façons de se comporter, ces nouvelles façons d'être, les façons de se comporter anciennes ne disparaissent pas du jour au lendemain. Les individus avaient sûrement encore envie de manger avec leurs doigts et ils l'auraient avoué si on leur avait demandé, en aparté, mais les structures avaient changé de telle manière qu'ils avaient envie d'adhérer à ce nouveau mode de vie, à cette nouvelle esthétique de soi. Une partie de la société a commencé à jouer un rôle, d'une certaine façon, et ce rôle, a force d'être joué, est devenu la vérité. On a la même chose quand, dans *Au bonheur des Dames*, Zola décrit ces vendeuses du grand magasin, qui, en jouant des rôles, en copiant les clientes du magasin, finissent par se transformer et devenir ce qu'elles copiaient — et je répète que l'enjeu pour Elias n'est pas de dire qu'il est mieux de manger avec une fourchette qu'avec les doigts, il ne donne pas de leçons : il offre une possibilité de penser les individus et la malléabilité des mentalités.

Il faudrait faire l'histoire du Parti communiste, des institutions... Il n'empêche, je crois, que cette malléabilité peut fournir des éléments de compréhension quand on parle du passage d'une partie de la population au vote Front national. Il faudrait penser la question plus générale de la transformation à une échelle individuelle ou collective : cela pourrait permettre de voir qu'un changement des structures politiques et des partis politiques change les personnes qui votent pour ces partis. Et ça n'exclue pas une théorie de l'habitus dans la mesure où ça ne veut pas dire que ce que les gens ont été avant disparaît du jour au lendemain, qu'il n'y a plus de passé, plus d'Histoire, mais que certains discours sont relégués au second plan, refoulés, abandonnés — jusqu'à éventuellement disparaître.

Souvent, les objections qui ont été faites à Bourdieu, contre la théorie de l'habitus, prétendaient venir après Bourdieu, alors qu'en réalité elles accomplissaient un retour en arrière par rapport à ce que Bourdieu avait apporté, pour restaurer la liberté fondamentale, le sujet, etc. Nous sommes tous traversés par de nombreuses vies possibles, des discours possibles. Il reste à

voir ceux qui sont agissants et ceux qui ne le sont pas et ceux qui, à force d'agir et d'exister, opèrent un changement réel. Si je considère ma trajectoire de transfuge, je me rends compte que beaucoup de transformations en moi se sont faites petit à petit, presque par rôles que je jouais : ça ne voulait pas dire que ce que j'étais avant disparaissait intégralement, mais que le contact avec une situation différente agissait sur cette zone de malléabilité. D'abord, je suis allé au lycée, mon plus proche ami était fils d'institutrice, et, en le voyant, j'ai pu me fantasmer comme instituteur — ce qui était déjà une ascension sociale. C'était déjà très différent de ce à quoi j'aurais pu aspirer dans mon enfance, au sein du lumpenprolétariat. À partir de là, je suis allé à l'université dans l'idée de devenir instituteur, et à l'université, j'ai lu le *Retour à Reims* de Didier Eribon. Il a changé ma vie. Je me suis rêvé comme partant à Paris, ce que j'ai fait, et là-bas j'ai commencé à écrire... J'y ai rencontré d'autres gens, encore, de la bourgeoisie et même de la grande bourgeoisie. Tout cela aurait pu ne pas se faire, mais cela s'est fait, car des discours me le rendaient pensable. Ce n'est pas suffisant mais c'est une possibilité. Je crois qu'un transfuge a souvent cette impression bizarre d'avoir connu toutes les strates du monde social une à une. Tout ça donne un point de vue étrange sur la société...

Un débat agite les passions : les gauches auraient délaissé la question sociale au profit du « sociétal », c'est-à-dire les minorités, les questions de genre, le mariage homosexuel, etc. Et, ce faisant, la gauche aurait perdu son ancrage populaire puisque seuls les petits-bourgeois urbains et les « bobos » s'intéresseraient à ces enjeux. Quel regard portez-vous sur ce discours ?

Quel débat ? Si on dit : la gauche se concentre de plus en plus sur les questions féministes, gays, les immigrés etc., au lieu de parler des classes populaires, on suppose que les classes populaires sont composées seulement d'hommes hétérosexuels blancs nés en France. Si vous enlevez les luttes « sociétales » des classes populaires, les femmes, les immigrés, il ne reste plus beaucoup de monde. Cette opposition est une fiction, il y a toujours eu des homophobes ou des misogynes de gauche, pour dire que la sexualité et le genre étaient secondaires — les mêmes qui tenaient Visconti à l'écart du Parti communiste italien. Mais je crois que ce n'est pas un débat, on sait bien que ce n'est pas réel, cette opposition, que ça n'existe pas.

En 1983, Daniel Guérin a publié *Homosexualité et Révolution*. Il appelait à la « convergence » entre le socialisme émancipateur et la lutte contre l'homophobie. Où en est-on, trente ans plus tard ?

C'est toujours très difficile d'aborder cette question. La convergence peut exister via des moments, des espaces. Elle existe par à-coups. Didier Eribon a beaucoup écrit là dessus, et il publie bientôt aux PUF, un livre intitulé *Théories de la littérature*, où il aborde un peu ce problème. Je n'ai rien à dire de plus original sur le sujet : les structures sociales sont telles qu'on ne peut imaginer une convergence pour toujours. Deux amis gays me racontaient, il y a peu, qu'ils marchaient dans une manifestation pour la défense des Palestiniens. Et un certain nombre de manifestants, autour d'eux, disaient que les gouvernements américains et français avaient perdu leur « virilité » dans ce débat. Vous imaginez que ces deux amis, qui par ailleurs sont très concernés par les questions de genre et de sexualité, n'étaient pas très à l'aise avec l'idée qu'il faudrait « retrouver la virilité »... Ils auraient d'ailleurs pu entendre la même phrase de certains gays dans une Gay pride. Vous voyez, on est là pour une cause commune, et les fissions se produisent aussitôt. Peut-être qu'il y a des moments où ces luttes communes sont possibles, mais seulement éphémères.

Guérin écrit également que : « Dans les milieux progressistes cultivés, ces préjugés [à l'endroit des homosexuels] ont à peu près totalement disparu, ils persistent – et avec quelle virulence – au sein de la classe ouvrière. Il serait plus exact de dire : au sein de la classe ouvrière envisagée collectivement et prisonnière d'un consensus. Le jeune travailleur, par contre, en tant qu'individu isolé, sans témoins, dispose beaucoup plus librement de son corps et, comme l'a noté Kinsey, n'est pas empêtré dans les mêmes tabous que le jeune intellectuel ou le jeune petit-bourgeois. » Cela vous parle ?

Oui. Beaucoup. C'est une question non résolue et sur laquelle je réfléchis en ce moment, qui est au centre de mon deuxième roman. Il y a des conditions de vie qui favorisent le rejet des homosexuels, comme dans la grande bourgeoisie catholique ou les classes populaires, et, pourtant, dans les classes populaires, il y a une violence plus générale — pas toujours, mais souvent — et moins singularisante. C'est un problème intéressant. Il existe dans les villages la figure de l'homo relativement intégré, la figure bien connue de « l'homo du village », qui est relativement accepté, qui sort avec les autres, partage du temps avec eux, qui peut même partager une activité sexuelle avec une partie des hommes du village, alors que dans le monde de la grande bourgeoisie catholique, il serait d'emblée exclu, chassé... On lui dirait de ne pas revenir. D'un autre côté, en disant cela on fait comme si l'intégration était mieux, préférable. On m'a parfois opposé ça : dans un milieu autre, Eddy Bellegueule aurait été moins accepté, moins intégré par son entourage — qui, même s'il lui rappelle sa différence, l'aime. Mais en quoi l'intégration devrait-elle être considérée comme une meilleure option ? Je ne veux pas dire que l'exclusion est satisfaisante, bien entendu, mais que la fuite est souvent plus radicale que l'intégration.

Édouard Louis et Marguerite Duras

« Les enfants de Marguerite Duras », *Le Monde des livres*, 03.04.2014, Florence Bouchy

http://www.lemonde.fr/livres/article/2014/04/03/les-enfants-de-marguerite-duras_4394764_3260.html

A propos d'*En finir avec Eddy Bellegueule* (Seuil, 224 p., 17 €), grand succès de ce début d'année, l'influence du sociologue Pierre Bourdieu a été beaucoup commentée. Ce n'est pourtant pas une citation de *La Distinction* (Minuit, 1979) qui figure en exergue du premier roman d'Édouard Louis, mais une phrase tirée du *Ravissement de Lol V. Stein*, de Marguerite Duras (Gallimard, 1964). L'œuvre de l'écrivaine s'est imposée à lui comme une évidence. « *J'ai été confronté pour la première fois à son écriture à l'occasion d'une représentation de La Douleur, mise en scène par Patrice Chéreau, raconte-t-il, et je crois pouvoir dire que je n'en suis jamais revenu. J'ai lu frénétiquement Duras, tout ce que je pouvais lire, tout ce qu'il m'était possible de lire.* »

Né quatre ans avant la mort de Marguerite Duras (1914-1996), Édouard Louis est marqué par son travail, comme le sont beaucoup d'écrivains de sa génération et de celle qui précède. Souvent, ils ont grandi en la voyant à la télévision. Mais ils étaient tout au plus des enfants à l'époque où elle cristallisait, autour de sa personne comme de ses textes, autant de ferveur que de mépris.

Édouard Louis « inscrit la force subversive de l'écriture durassienne dans une perspective plus large.

« **J'ai été frappé**, souligne-t-il, **par cette volonté de donner la parole à ceux qui en sont dépossédés, à parler des dominés, des exclus, des souffrants, des damnés. Les femmes, les juifs, les fous, les classes populaires, les enfants, les homosexuels. Duras a été au cœur de mon travail dans cette mesure-là : écrire, c'est un acte de révolte, de résistance, d'insoumission, c'est un cheminement vers le refus d'être gouverné.** »

Qu'en pense Annie Ernaux ?

Extrait de « Annie Ernaux : "L'hypermarché n'apparaît jamais dans la littérature" », propos recueillis par Marianne Payot, site de Lire, 04/04/2014

http://www.lexpress.fr/culture/livre/annie-ernaux-l-hypermarche-n-apparait-jamais-dans-la-litterature_1505398.html

Vous avez été la première à évoquer la honte, la trahison et votre statut de transfuge de classe. Que pensez-vous d'Édouard Louis, dont le roman, *En finir avec Eddy Bellegueule*, connaît un grand succès?

Depuis les années 1970, les idées de Bourdieu se sont répandues, malgré les résistances, et les cas de transfuges se sont multipliés, ce qui va de pair avec l'élévation du statut intellectuel et économique des générations. Pour qu'un livre ait du succès, il faut qu'il y ait rencontre, que la société soit prête. Elle ne l'était pas en 1974, lorsque j'ai publié *Les Armoires vides*, mais elle l'était pour *La Place* en 1983, comme elle l'est aujourd'hui pour Édouard Louis et ses deux affranchissements, sexuel et social.

Cet ouvrage suscite aussi un grand remue-ménage dans sa propre famille. Était-ce inévitable?

C'est l'ivresse des mots. Quand on est dans son histoire, c'est le livre qui commande, qui compte infiniment plus que tout le reste. Moi, j'écrivais sans savoir que je serais publiée. Quand j'ai su que j'allais l'être, j'ai été ravagée en pensant à ma mère, que je n'avais pas épargnée à travers les souvenirs d'enfance qui rattrapent l'héroïne lors de son avortement - cela dit, elle a fait celle qui ne se reconnaît pas, qui n'est pas concernée, la meilleure posture, finalement.

Après, je me suis rendu compte que je m'étais placée du point de vue du lecteur, du bourgeois. Édouard Louis a procédé de même, il ravit son lecteur qui pense qu'il a bien fait de s'en sortir. La réception critique d'un texte comme celui d'Édouard Louis, qui évoque le monde « dominé » dont il est issu, est retorse et typique du monde dominant : - la réalité décrite paraît affreuse, violente, du Zola à ceux qui en ignorent tout et se trouvent confortés dans leur supériorité.

C'est ainsi qu'on fait l'expérience de, sans l'avoir aucunement voulu, « ravir » le bourgeois...- Sur l'autre versant, celui de la morale sourcilleuse vis à vis du "peuple", l'auteur transfuge est sommé de rendre des comptes filiaux et on va jusqu'à interroger des proches, ce qui n'arrive jamais avec des familles bourgeoises !

Cela dit, il y a peut-être une autre façon d'écrire, d'être plus juste, moins dans la subjectivité : l'écriture ne doit pas aller plus vite que la réalité. Je l'ai tentée avec *La Place*, *Une femme*, *La Honte* ; Tchekhov le réussit merveilleusement dans son théâtre et ses récits. Je souhaite à Édouard Louis d'y arriver, il en vaut la peine.

Cette écriture « plus juste » permet-elle d'épargner l'autre?

Oui, mais c'est compliqué. Ainsi, j'écris actuellement sur des événements très importants qui se sont déroulés l'année de mes 18 ans. Certaines personnes dont je vais parler sont encore vivantes. De quel droit vais-je les sortir, d'une façon ou d'une autre, de l'anonymat ? Mais, en même temps, c'est irréprensible, et comme c'est jouissif ! [*Rires.*] Ce pouvoir immense sur ceux qui n'écrivent pas me fait peur. C'est pour cela qu'il faut prendre en compte toutes les réalités, l'histoire, le contexte, la sociologie ; la personne incriminée ne peut pas être la seule fautive. Cela dit, mon plus grand danger a souvent été de m'exposer, moi.

Reste que le sentiment de trahison et de culpabilité ne vous a jamais quittée ?

C'est vrai, c'est un déchirement qui ne s'estompe pas.